

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3 00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

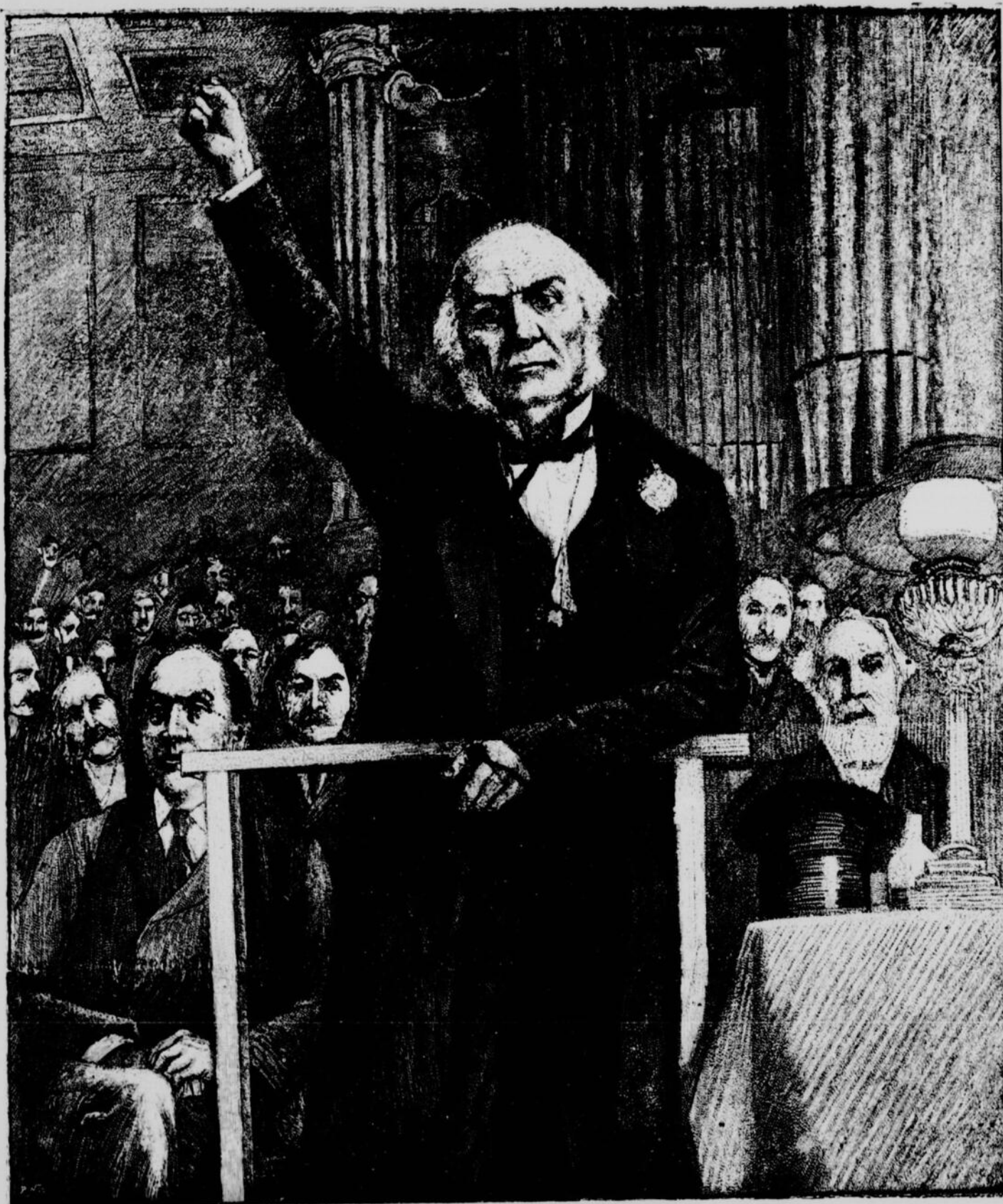
15^{ME} ANNÉE, No 734.—SAMEDI, 28 MAI 1898

BERTHIAUME & SABOURIN, Propriétaires

Bureaux : No 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE GRAND HOMME D'ÉTAT ANGLAIS WILLIAM-EWART GLADSTONE, décédé

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 28 MAI 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Partie de plaisir, par F. Picard.—Poésie : Un paradis terrestre, par Patriote Fleuriste.—A tire d'aile, par Fauvette.—M. Gladstone, par F. Picard.—Heures de tristesse, par Lucette.—Poésie : Sagesse, par A. Ferland.—Pages étrangères, par A. de Gériolles.—La vierge de la forêt, par S. Grenier.—Impressions de mai, par Olivier.—Légendes hongroises, par E. Horn.—Poésie : Au gré du vent, par A.-H. de Trémaudan.—Nouvelle canadienne : Frisque d'étudiants, par Louis Fréchette.—Mon vieux calendrier, par E. Guérin.—Poésie : A Mlle Hortense R..., de Montréal, par A. Bail.—Nos fleurs canadiennes, (avec gravure) par E. Z. Massicotte.—Un trésor, par Paul-Herda de Croix.—Nécrologie, par Confère.—Bibliographie.—Petite poste en famille.—Théâtres.—Devinette.—Rébus.—Choses et autres.

GRAVURES.—Portrait du grand homme d'Etat anglais, William-Ewart Gladstone ; Le littoral des États-Unis et les Antilles.—A travers le Canada : Départ pour Labelle ; Le village de Labelle ; Vue générale du lac Labelle ; Etablissement de colon au lac Labelle.—La guerre hispano-américaine : Vue d'une partie de la ville et du port de Manille ; La rue principale de Manille ; La plus récente invention pour protéger les vaisseaux de guerre contre les torpilleurs.—Gravure du feuilleton.—Devinette.—Portrait de M. J. Lamarche.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

PARTIE DE PLAISIR

Je pense que le mieux, c'est de commencer mon récit à la manière des enfants, dès qu'ils ont lu les premières pages d'un auteur quelconque du brillant siècle de Louis XIV :

C'était par un beau jour... Hélas ! me voici arrêté ! pas la moindre inspiration !

Voyons un autre cliché :

A peine l'Aurore aux doigts de rose entr'ouvrait... C'est fort joli, mais que c'est donc vieux !... Et usé !...

Mais qu'importe je vous le demande, que l'Orient ait vu s'entr'ouvrir sa sublime Porte... Est-ce que je vais faire de la politique extra-européenne, maintenant ?

Il fallait voir ce bon docteur—c'est de M. le docteur Brisson que je parle ; qui ne sait son dévouement à la grande cause de la Colonisation, et avec lui, le dévouement de ces excellents MM. G.-A. Drolet, hon. Roland, le sympathique conteur et écrivain juge de Montigny, l'aimable secrétaire M. de Carafel, etc. etc.—il fallait voir ce bon docteur se multipliant, le 8 mai, à la gare de Dalhousie, ayant un mot affectueux pour chacun, prévenant celui-ci, faisant des recommandations à celui-là.

Quand tout à coup, la cloche extérieure, vous savez,

cette espèce de gong dont le son tombe sur la foule comme une douche, précipitant les adieux, faisant disparaître dans les véhicules une moitié du genre humain rassemblé sur les quais, tandis que l'autre moitié agite ses mouchoirs d'une main, et pleure de l'autre (disait un illustre écrivain) ; quand tout à coup cette cloche laisse tomber ses trois coups fatidiques ; et le phénomène de la disparition d'une moitié du genre humain se reproduit.

N'allez pas croire que c'était la plus belle moitié, ou la plus laide ; j'entends la moitié de ce qui était sur les quais, et ce qu'il y a de plus singulier et que vous croirez si vous le voulez, c'est que cette moitié était composée, la moitié de la plus belle moitié du genre humain, l'autre moitié de la plus laide moitié... puisque j'y étais ; vous voyez que, pour paradoxale, cette vérité est une vérité vraie.

Mais cela vous avance fort peu, aimables lectrices, chers lecteurs ; je vous vois trépigner, vous demandant où tout cela va vous mener.

Permettez-moi de vous faire observer que ce n'est pas du tout vous qui allez être menés ; puisque c'était nous qu'on menait !

Un nouveau coup de gong ; un coup de sifflet, long, strident, déchirant l'air (que c'est beau, les expressions... des autres !) et la lourde masse vomit des torrents (quelle harmonie ! n'est-ce pas ?) de fumée noire ; le train s'ébranle, nous voilà partis.

Puisqu'on ne nous voit plus, il serait logique que votre serviteur se tue... se tût, je veux dire : "Ce n'est pas hydrauliquement la même chose," me fait observer mon gai compagnon de voyage, notre grand ami du MONDE ILLUSTRÉ, M. O. Trempe, l'ami principalement des gentils petits enfants... et même des grands, lisant notre publication.

A son sujet, je vous dirai, entre nous, et j'espère que vous saurez garder ce secret ; sans quoi... eh ! bien, oui, je vous en dirais tout de même d'autres encore ! à son sujet, je vous dirai qu'il n'est pas du tout habitant. Parce que nous avions vagabondé sur des montagnes abruptes, cueilli de jolies fleurs de mai, ne voilà-t-il pas qu'en revenant, le soir, il ne fait qu'un somme jusqu'à Montréal ? Et moi qui le secouais toutes les heures, pour lui faire admirer les paysages féériques de notre beau Nord-Ouest !... Bah, ouitche ! quand il ouvrait les yeux, c'était justement fini, il pouvait les refermer. Si c'est une affaire à faire, je vous le demande !...

Mais me voilà à la fin, sans avoir eu de commencement ; ce qui vous prouve que je suis exactement l'opposé du contraire de l'éternité, disait l'incommensurable Calino.

A travers des serpents... ô aimables lectrices ! je n'ai pas eu la moindre intention de vous faire tomber en sync... ni même en six copes, je vous le jurerais bien, si je savais jurer ; comme ce n'est pas beau, mes bien aimés parents ne me l'ont jamais permis. Vous voudrez bien, je l'espère, m'en dispenser et me croire sur parole.

Pourtant, il me faut mes serpents, que diable ! Voyez-vous, comment vous dire que le train marchait comme ceci : Z, si je ne dis pas qu'il allait à travers des... voyons : si je tournais ça autrement ?—Les serpents ? me dit d'une voix mourante la jolie petite Germaine de Montigny.

—Mais oui, ma petite chérie ; il le faut bien, puisque tu parais déjà si effrayée quand ils sont à... l'endroit.—Dis donc, monsieur, est-ce que tu vas retourner ça comme un gant ?

—Non, petite Maimaine ; c'est la plume que je vais retourner.

—Tu vas plumer le serpent ?

—Voilà une idée ! C'est comme le brave habitant de Saint-Benoît s'excusant à moi, en disant : " Pardonnez-moi, je suis t'a pleumer not' veau."

—Et qu'est-ce que tu lui as dit, monsieur ?

—Je lui ai dit que depuis ma naissance, je cherchais une... plume de veau pour mettre à mon chapeau ; que je lui serais bien reconnaissant de m'en céder une.

—Y l'en a-t-il donné une ?

—Non, chérie ; je ne l'ai plus jamais revu !

—Le veau ?

—Mais non, petite Maimaine : l'habitant. Moi qui croyais que c'était le train qui me menait ! et voici que c'est toi, petite Minette de six ans, qui me conduis... tout de travers. Je reprends donc mes serpents.

La route de fer s'éparpillait (faut-il être nigaud, pour écrire aussi stupidement que ça !) tout autour des montagnes, délaçant son serpent...

J'y renonce !... pas au train ; j'aime à entendre le train, et au besoin, à en faire. Je suis de l'avis du brave pompier, devenu parrain par accident, et à qui monsieur le curé pose les questions de rigueur :

—Renoncez-vous à Satan ?

—Oui, m'sieu le curé !

—Au monde ? (pas au MONDE ILLUSTRÉ !)

—Oui, m'sieu le curé !

—A ses œuvres ?

—Oui, m'sieu le curé !

—A ses pompes ?

—Ça, jamais d'la vie, m'sieu le curé ! J'suis pompier de ma nature !

Je ne renonce donc pas au train ; j'suis... trainard de ma nature.

...Si ce n'est pas malheureux ! me voilà encore avec une nouvelle qualité dévoilée au public ! Je savais qu'on n'est trahi que par les siens ; mais je n'aurais jamais supposé un homme assez... foud noir pour se trahir lui-même !...

Vous allez me dire :

—Il dure bien longtemps, ce fameux voyage !

—Mais oui, mesdames et messieurs : nous sommes partis à 9 heures du matin, et ne sommes arrivés qu'à 3 heures après-midi.

Vous voyez que je n'abuse pas de votre patience, puisqu'il n'y a que trois quarts d'heure que je recommence cette route... en votre aimable compagnie. S'il me faut vous donner, durant cinq heures et demie, une intellectuelle pâture...

Ceci me rappelle que nous possédions, dans notre voiture, un abreuvoir... sapristi, si notre vieux Canard-Blanc était ici, comme il me dirait avec cet air de contrition parfaite ne le quittant jamais : " Mon frère le visage pâle à la langue fourchue ! "—Mais non, brave Canard-Blanc : c'est ma plume qui est fourchue !

Dans tous les cas, ce qu'il y a de certain, c'est que nous avons été abreuvés de tout autre chose que d'ignominies. Je n'oserais pas jurer (j'ai dit, sacrebleu, que ce n'est pas beau !) que certains n'ont pas vu les montagnes doubles ; mais il y a une petite excuse en leur faveur, ces montagnes étaient si troubles, par suite des feux de forêts !

Enfin, après bien des tours... et détours ; après avoir joui de paysages aussi jolis que les beaux paysages de Suisse, notre locomotive suant, soufflant, et même un peu—que le diable le lui pardonne !—éternuant, lance vers le ciel que nous allions atteindre bientôt si la ligne ne se fût arrêtée là brusquement, un dernier coup de sifflet répercuté à l'infini dans les montagnes, les gorges, les déchirures, s'épandant sur les petits plateaux comme celui de Labelle : c'était à Labelle que nous étions arrivés, et je pense que c'était là que nous allions. Ceci ne doit pas vous étonner : nul ne sait moins que moi où il va, ce qu'il devient. Je ne veux pas dire : ce qu'il fait, je me suis déjà assez calomnié sans cela. Ma foi, tant pis pour moi.

Pardonnez-moi, ayez pitié de mon malheur, ô aimables lectrices, chers lecteurs : figurez-vous que nos imprimeurs m'enlèvent... je veux dire, enlèvent tout ce que je viens d'écrire, sous prétexte que ça suffit ainsi, que je vous ai assez ennuyés !

Moi, qui n'ai pas encore commencé ! tandis qu'à la chasse, tout le monde sait que c'est toujours le lapin qui a commencé !

Il faut donc bien que je prenne la... fuite au prochain numéro, non sans maugréer contre le journal de ce qu'il n'est pas plus élastique que... la patience de nos chers typographes... et aussi, me disent-ils, de nos lecteurs.

Serait-ce vrai ?...

Pauvre moi ! alors. Je ne pourrais donc pas achever ce voyage si mal commencé ?

UN PARADIS TERRESTRE

Humblement dédié aux collaboratrices du MONDE ILLUSTRÉ
et à M. Firmin Picard.

Depuis tantôt quinze ans, sous un ciel azuré,
Germent de tendres fleurs dans LE MONDE ILLUSTRÉ.
Les parfums enivrants de leurs soyeux calices,
Répandant sur les cœurs de suaves délices,
Ont souvent voyagé sur l'aile du zéphyr
Pour offrir leur rosée aux gouttes de saphir.

Le charmant gazonillis de la douce Fauvette,
L'arome précieux qu'exhale Violette,
Annonçant le printemps, consolent les douleurs
De l'âme, hélas, meurtrie et noyée en ses pleurs.
Dieu vous donna vos voix, ô riches sensitives,
Pour verser son amour dans les âmes captives
Aux cachots du malheur. Le Lierre des Bois,
Désertant la forêt, vient, joyeux, sous nos toits
Parler à notre esprit, en chasser la tristesse.
Reviens, reviens souvent, nous aimons ta jeunesse,
Ne reste pas au bois car ton style charmant
Qui sait si bien traduire un pieux sentiment,
Dieu ne l'a pas donné, dans sa sollicitude,
Pour orner de tes champs la triste solitude.
Noble Feuille d'érable, emblème et fier soutien
De l'ardent patriote, et du nom canadien,
L'histoire l'approuve en son âme enflammée.
Je courbe aussi mon front devant Patrie Aimée.
O symboles puissants cueillis aux saints Parais,
Conservez-moi toujours l'amour de mon pays.
Ah ! Ce n'est qu'à genoux, dans une ivresse folle,
Qu'un cœur patriotique adore son idole ;
L'extase le transporte aux portiques des cieux.
Sans jamais se lasser, conquies, silencieux,
Il voit le temps s'enfuir, l'effleurant de son aile ;
La mort ne peut le vaincre, il est toujours fidèle
Et son cher Canada, recevant son soupir,
Dans ses bras, souriant, le verra s'assoupir.

Quebec, ce vieux français, constant à sa devise,
Nous a donné Gilberte, une fleur de franchise.
Puis, nous avons encore, entrelaçant leurs voix,
Madeleine et Lucette et Paul Herda de Croix :
Quels sublimes concerts ravissent nos oreilles
Quand leurs suaves luths redisent ces merveilles,
Qu'on ne goûte qu'au ciel, dans le céleste chœur !

De la chronique enfin j'approuvais le vainqueur
En la fière Dora qui puisait dans l'histoire,
De l'ancienne comanone a flétri la mémoire.
Sa plume a des accents si vrais en leurs éclats
Qu'on se sent entraîné sur ses colorieux pas.

Au sein de ce jardin, ce paradis terrestre,
Harmonisant l'accord de ce divin orchestre,
Une main bienveillante agence les couleurs
Et cueille les parfums de ces candides fleurs.
Puis, du MONDE ILLUSTRÉ son cœur ornant les pages
Au souffle des zéphyrs nous conduit aux rivages
De la félicité. Fervent littérateur,
Il est pour la jeunesse un père, un protecteur.
Gentilles fleurs, dressez vos séduisantes tiges ;
Ensemble saluons l'auteur de ces prodiges
Dont l'esprit, toujours grand, par vos voix inspiré,
Fait briller vos splendeurs dans LE MONDE ILLUSTRÉ.
Applaudissons aussi, gracieuses fleurettes,
Celui qui, par son art, préside à ses toilettes.

PATRIOTE FLEURISTE.

A TIRE D'AILE

Quand on arrive, le soir, et que, du train lancé à toute vitesse, on aperçoit, par l'échancrure des rues aussitôt dépassées, New-York, dans une vapeur rouge sillonnée par les feux des becs de gaz et des lumières électriques, lignes d'étincelles qui se croisent en tous sens, le spectacle est étrange et féérique. La grande métropole américaine porte majestueusement son nom.

Ici, aujourd'hui, nous sommes presque en été. L'air printanier est déjà tout embaumé du parfum des lilas et des roses ; une fraîcheur vive, j'allais dire chaude, nous saisit ; de vifs rayons de lumière frappent çà et là les façades des immenses bâtisses qui s'élèvent à perte de vue... et dans les squares l'herbe toute mouillée étincelle aux premiers rayons du jour.

Le rêve, ce léger esquif dont nous nous payons tous souvent le luxe peu coûteux, en apparence, n'avait souvent amené ici : aussi, est-ce une vive joie pour moi de voir enfin cette grande cité et de visiter ses sites enchanteurs : Central Park, Riverside Square, Clairmont, Mount Morris, Battery Park, etc.

Parmi ces promenades nombreuses, il n'en est pas de plus belle et de plus visitée que Central Park, dont les jardins ombreux ont près de trois milles de longueur et un demi-mille de largeur. Nulle part comme ici, on ne rencontre ces mystérieuses harmonies que la plume ni le pinceau ne peuvent fixer, mais dont le souvenir reste ineffaçable. Je ne saurais vous chanter ce que murmurent ces ombrages, ces oiseaux dont rien ne trouble les concerts, et cet lac où se reflètent le ciel, les arbres et les buissons de roses et de reines-marguerites.

Bien souvent, à l'un de mes moments de halte dans le marché, de repos dans mes courses sans nombres, je m'y arrête en passant. Les enfants s'y amusent délicieusement, non seulement entre eux, mais avec des écureuils apprivoisés qu'ils attirent à l'aide de *peanuts*.

Rien de plus gentil que ces petites créatures. Il faut les voir à l'œuvre : leurs petites pattes agiles attrapent l'amande au vol, puis, ils tournent sur eux-mêmes, et avec un mouvement vif et souple courent enfouir leur trésor dans une cachette introuvable, et reviennent immédiatement à la charge.

Cette nature admirable que Dieu, dans sa tendresse infinie, a créée pour nous, est merveilleuse ; l'étudier devrait être un de nos plus intimes bonheurs. Pourquoi ne pas soulever plus souvent un coin du voile qui couvre à nos yeux de ravissants tableaux ? Pourquoi dédaigner les joies simples, les plaisirs charmants que le Divin Créateur a semés sous nos pas ? Lafontaine avait compris, lui, et ses fables en font foi. Le spirituel bonhomme était bien distrait et j'ai lu quelque part, je ne sais plus trop où, qu'un bon jour, devant dîner chez une amie, il s'attarda et n'arriva qu'à la nuit. Il s'était amusé à suivre l'enterrement d'une fourmi jusqu'à la sépulture. Si j'allais faire comme lui, et suivre jusqu'à la sépulture les petits écureuils de Central Park que penseriez-vous de

nations civilisées, au grand dommage de l'Irlandais épuisé. La Chambre Haute, fanatique comme peut l'être un sénat où le peuple n'a pas la faculté d'envoyer des hommes choisis par lui, rejeta le bill.

Tenace comme tout Anglais, M. Gladstone présenta ce Bill plusieurs fois de suite. Enfin, en 1871, le 1er janvier, l'Eglise protestante avait cessé de pouvoir sucer jusqu'à la dernière goutte du sang Irlandais catholique.

Il tint une conduite digne d'un fils d'Albion, durant la guerre de France et de Prusse, surtout en 1871.

Il apporta de grandes réformes, en fait d'économies principalement aux ministères d'Angleterre, mais cependant, devenait de plus en plus impopulaire.

Il écrivit contre l'Infaillibilité et les doctrines du *Syllabus* : on nous permettra de ne point le juger en cela, il n'y connaissait rien.

Il eut le courage de proposer une mesure de libération pour l'Irlande, en lui accordant son autonomie ; il fut battu, par la Chambre Haute encore, vieille institution comparable, tout au plus, pour ses idées rétrogrades, à ces tribunaux d'Inquisition que les protestants voudraient si bien mettre sur le dos des catholiques et du Saint-Siège—quand ils savent que c'était un instrument de domination dont usaient les rois d'Espagne et de France malgré les Papes.

M. Gladstone sut brûler ce qu'il avait adoré, adorer ce qu'il avait brûlé. Il montra la grande libéralité de son esprit par l'amitié qui l'unit aux Princes de l'Eglise catholique à la fin de sa vie—et comme il parut agir toujours avec une conscience droite, même lorsqu'il attaquait l'Eglise catholique et ses dogmes, nous osons espérer que Dieu lui aura fait miséricorde.

Firmin Picard

Fauvette

HEURES DE TRISTESSE

L'hiver s'est enfui pour faire place au printemps, qui apporte avec lui les beaux jours, la gaieté, le temps doux, et qui fait luire au firmament le brillant soleil. Tout renaît : les arbres sont chargés de bourgeons, et vont bientôt reprendre leurs feuilles ; les oiseaux que le froid avait chassés reviennent nous faire entendre leurs charmants gazouillis. En un mot, la nature qui s'était endormie pendant l'hiver, s'éveille pour réjouir l'homme.

Toi seule, jeune fille, au lieu de reverdir, tu déperis. Ta frêle santé s'en va. La bise a soufflé trop fort sur cette pauvre créature et l'a mise sans forces. Regarde-toi : vois, comme tes yeux sont entourés d'un grand cercle noir, comme tu es pâle et comme tes mains sont amaigries. Tu as à peine dix-huit ans, et déjà il te faut quitter la vie.

Oh ! non, cela ne se peut pas. Il faut à tout prix que tu reviennes à la santé ! Dieu ne permettra pas que tu meures, si jeune ! Tes joues vont reprendre le ton rose qui, depuis si longtemps, les a quittées. Tes yeux languissants vont reprendre leur vigueur. Après un rude combat, la jeunesse restera victorieuse. Dix-huit ans ! mais ce n'est que le commencement de la vie, nous n'avons qu'un pas de fait. C'est l'âge où l'on fait des rêves dorés et où l'on bâtit des châteaux en Espagne ; c'est aussi l'âge des illusions, qui ne s'évanouissent que trop tôt, hélas !

A dix-huit ans, on compare la jeune fille à un bouton de rose qui vient de s'épanouir, qui embaume l'air de son délicieux parfum et qui charme tous ceux qui l'entourent.

Pourquoi ce beau temps s'enfuit-il si vite ?..

Mais, chassons bien loin ces sombres pensées. La vie est si courte qu'il faut en profiter. Amis, réjouissez-vous, amusez-vous honnêtement. Je vais dire avec Hermance : " Vous avez dix-huit ans aujourd'hui, demain vous en aurez vingt-cinq."

LUCETTE.

Montréal, mai 1898.

M. GLADSTONE

Il est mort, cet homme qui remplit le monde entier de son nom. S'il eut des défaillances—que celui qui n'en a jamais eu, lui jette la première pierre !—, il sut rester grand toujours, il sut aimer sa patrie comme on doit l'aimer : sans opprimer le pauvre, le faible, l'ouvrier.

Il prit la défense de l'Irlande opprimée ; il fut le seul homme d'Etat, en Europe, osant blâmer son égoïste pays, les puissances d'Europe, de leur lâcheté ou de leur trahison dans la guerre de Grèce et de Turquie l'an dernier.

M. Gladstone naquit le 20 décembre 1809, à Liverpool, la grande cité maritime rivale des plus grands ports. Il étudia au collège d'Eton, prit ses grades à l'Université d'Oxford.

Il fut tout d'abord fanatique dans l'hérésie, n'admettant d'autre Eglise, pour l'Irlande même, que l'Eglise nationale. Il commit aussi la lourde faute de voter l'admission des Juifs au Parlement—alors que l'intérêt absolu de toute nation, y compris la nôtre, est de les chasser de partout où ils savent se fourrer par leurs ignobles bassesses.

Il ne sut pas toujours juger sainement les gouvernements contemporains : il eut le triste courage d'accabler les faibles, écrivit contre les prétendues persécutions napolitaines, traita de l'Histoire des Etats Romains, etc.

Il encourut la disgrâce nationale durant la guerre de Crimée en 1854, fut renversé du pouvoir en février 1855.

Dès 1866, il changea sa manière de voir quant à l'Eglise nationale, et commença, dès lors à se montrer mieux disposé envers les catholiques. Le Parlement, après trois mois de débats, adoptait un projet de loi qu'il avait présenté, retirant moyennant justes compensations la dotation écrasante dont l'Eglise protestante d'Irlande jouissait, au grand scandale des

SAGESSE

Hommage à mon distingué bienfaiteur, M. Louis Fréchet

De la femme il est doux d'exalter la beauté,
Mais n'aimer qu'elle au monde est une vanité...
N'adorons point l'humaine et mortelle beauté.

La chair brûle d'amour en sa splendeur d'albâtre,
Que ne vaut-elle, hélas ! que l'homme l'idolâtre !...
N'adorons point la chair en sa splendeur d'albâtre.

D'un flot divin la gloire abreuve les puissants,
Mais la gloire est assise à la croupe du temps...
N'adorons point la gloire ainsi que les puissants.

L'Eternel est très-haut, Lui seul est adorable ;
Il n'est rien devant Lui qui ne soit périssable ;
Adorons l'Eternel, Lui seul est adorable !

Albert Gerland

PAGES ÉTRANGÈRES

LES PHILIPPINES

MANILLE. — LA "VILLE FERMÉE" ET LES FAUBOURGS. — SITES ET PRODUITS. — RACES ET MŒURS. — LA PHILIPPINOISE.

Encore que la plus grande partie des Iles Philippines soit presque tout entière civilisée, ce pays si curieux, ses mœurs si pittoresques, si intéressantes sont peu connus.

L'immense baie de Manille (1) est la plus vaste et l'une des plus somptueuses du monde. Un relief, puissant, la chaîne bleue de la Sierra de Marivèles la domine et la met en valeur ainsi que la vieille Ciudad des anciens conquérants, la ville de Philippe II, la ville aux toits rouges, aux antiques murailles grises, aux innombrables clochers massifs.

Un grand fleuve, le Pasig, traverse la ville et s'étend dans la mer par un estuaire aux cents bouches ; la branche la plus importante constitue un véritable port et, de l'embouchure jusqu'au pont d'Espagne, des bâtiments de tous genres et de toutes provenances s'alignent sur plusieurs rangs. Les bâtiments de guerre mouillent en face de Manille, à Cavité, le grand arsenal de l'archipel philippinois. Néanmoins, les quais du Pasig, par l'intensité du mouvement, par l'activité vertigineuse qui s'y déploie, rappellent nos plus grands docks européens.

Manille se compose de deux parties absolument distinctes : La Ciudad, la ville murée, occupée par les ordres religieux, les troupes et l'administration, garde une certaine grandeur triste. Les édifices, ternes, lourds, n'ont aucun style ; à chaque pas on rencontre, dans les rues tirées au cordeau, des entassements sinistres de ruines couvertes de ronces, un tiers de la cité git ainsi couché sur le sol par de terribles *terremotos* (tremblements de terre). Les maisons basses, d'un seul étage, sont laides, d'aspect renfrogné. Les églises, banales à l'extérieur, sont, à l'intérieur, d'une richesse inouïe.

Les faubourgs de Manille sont immenses. Dans leurs agglomérations, vingt fois plus importantes que celles de la ville murée, toute la gaité, toute la vie, tout le mouvement du pays se donnent libre cours.

Aux environs immédiats de Manille, la végétation est relativement assez pauvre ; il faut s'éloigner de quelques lieues pour trouver le grand épanouissement tropical.

On peut dire que les îles de l'archipel des Philippines sont un véritable paradis terrestre où foisonnent les plus belles orchidées, où le tabac, le sucre, l'indigo, l'abaca (sorte de chanvre), le cacao, le thé, le riz, les fruits exquis poussent quasi naturellement, où l'on trouve les eaux minérales les plus riches, des mines de cuivre, de fer, de kaolin, où l'or enfin abonde en

(1) Manille compte 300,000 habitants, dont 50,000 Chinois.

poudre, en paillettes, en grains, en pépites, dans les rivières, dans les torrents, et en riches filons presque à la surface du sol.

Le climat, qui jouit d'une réputation usurpée, est plutôt traître ; l'Européen doit lutter contre l'anémie, la dysenterie, le choléra, et, depuis quelques années, contre la fièvre pernicieuse. La variole et la tuberculose font de grands ravages parmi les indigènes.

Le Tagal — et sous ce nom l'on désigne les tribus baptisées et soumises à la domination espagnole — est petit, imberbe, souple, bien proportionné ; les cheveux d'un noir jais, sont plats et luisants, ou plutôt ruisselants d'huile de coco ; l'œil est vif et doux, le nez un peu gros, parfois épaté, sa physionomie ne manque pas de grâce. Très gai et très flâneur, le Tagal aime passionnément la musique, la danse, le théâtre, le jeu, les combats de coqs... et les cerfs-volants.

Partout, d'ailleurs, aux Philippines c'est fête à peu près chaque jour ; bals, concerts, festins panagréliques, processions, sérénades se succèdent sans répit d'un bout de l'année à l'autre.

Le terrible monte et le *panguigui* prennent à l'Indien son gain, ses bijoux, sa maison, voire même sa liberté et celle des siens. Caractère insaisissable à force de mobilité, mélange étonnant de merveilleuses qualités et de détestables vices, le Tagal est une véritable boîte de Pandore... on le dit lâche, et certaines tribus jouent entre elles du *bolo* (couteau-poignard) avec une désolante facilité. Ce sont de grands enfants mais des enfants à la fois naïfs et roués.

Parmi les tribus sauvages, il en est qui montrent la beauté des plus belles races de l'Inde, tandis que les Négritos se rapprochent beaucoup de la gent simiesque.

L'Indienne philippinoise et la métisse (presque toujours fille d'une Tagale et d'un Espagnol) ont une grande réputation de charme, de séduction. Leurs formes sont sculpturales, leurs cheveux merveilleux presque toujours flottants ; leurs yeux sont grands et noirs, leurs pieds et leurs mains d'une singulière petitesse. La Philippinoise est rieuse, sentimentale, d'une coquetterie effrénée ; elle porte avec aisance une jupe traînante rayée de couleurs vives, nommée *saya*, serrée autour des hanches par une pièce de faille noire gracieusement croisée sur le côté. Le buste, presque toujours impeccable, transparaît sous une légère chemisette garnie de broderies précieuses (ces chemisettes ont souvent une valeur de cent piastres et plus), un léger fichu posé en pointe sur les épaules tombe libre sur la poitrine. Le pied se blottit dans une *chinela* de velours, brodée de perles, que retient le petit doigt crispé sur le bord. Une ombre à ce portrait : la Philippinoise fume d'énormes cigares et mâche le *bugo*. (1)

Si le costume de la femme est gracieux et charmant, celui de l'homme est absolument grotesque. Sur un pantalon de toile ou de drap léger, flotte, les pans à l'air, une chemise d'importation européenne. Rien n'a pu décider l'Indien à soustraire aux yeux de son prochain l'intégralité de ce vêtement intime. Il se coiffe d'un chapeau melon placé sur un éternel mouchoir à carreaux et dans les circonstances solennelles n'hésite pas à arborer le tuyau de poêle !

La vie heureuse de l'Indien commence le soir. Alors les théâtres flamboyants, les bals, les *tertullias* battent leur plein. Dans les cases de bambou, au tintintintin éternel des instruments de bambou, les *daragas* (2) coiffées de chapeaux d'hommes, exécutent les danses *flamencas* ; les castagnettes claquent, les guitares pleurent en trémolos ; une furia s'abat, emportant danseurs et danseuses en des *jalés* et *fantangos* échevelés.

L'Indien, comme le métis, est singulièrement hospitalier ; chez tous, l'Européen peut entrer à toute heure, certain de recevoir, même sous le toit du plus humble, un accueil parfaitement courtois ; sa présence est considérée comme un honneur.

Les cases de bambou, généralement bâties sur pilotis sont propres ; le Tagal mangeant assis par terre, couchant sur les lattes du sol, n'a nul besoin de meubles ; quelques *tampipis*, sortes de boîtes légères, contiennent toute la garde-robe de la famille.

(1) Mélange de feuilles de bétel, de noix d'arec et de chaux.

(2) Jeunes filles.

Très religieux, l'Indien réserve tout un panneau de sa case aux images saintes, devant lesquelles une veuleuse brûle à perpétuité. Mais vienne la nuit, et la dévotion fait place à un tout autre ordre d'idées ; le long des rues noires, se glissent des ombres noires ; c'est l'heure des sérénades, l'heure où sous le balcon de sa belle, le Philippinois fait la *Pava* (le paon), l'heure louche où il va jouer au Monte ou au *Panguigui*, ce qu'il a et ce qu'il n'a pas, l'heure enfin, dissolvante et meurtrière où, dans l'arrière boutique infâme du Chinois, triomphe l'opium.

A. DE GÉRIOLLES.

LA VIERGE DE LA FORÊT

O Vierge ! quel est le peuple qui ne t'invoque pas ! Lorsque la tempête mugit en mer, le marin t'implore. La France est ton enfant. Tu convertis, par tes ordres religieux, le Turc et l'Arabe. Tu es la consolatrice de l'univers et, jusque dans le crime, l'Italien te vénère.

Dans une forêt des bords du Saint-Laurent, sur un tertre construit de mains d'hommes, s'élevait une statue de la Vierge. Sur l'une des pierres du piédestal, on pouvait encore lire ces mots à demi effacés par le temps : "*Auxilium christianorum*".

Pendant que nous nous reposions sur l'herbe fleurie, un vieillard s'approcha de nous. D'une main, il s'appuyait sur un long bâton et de l'autre sur le bras d'une jeune jeune fille, âgée de vingt ans à peu près.

En nous voyant contempler la statue de Marie, un sourire passa sur ses lèvres pâles et, s'avançant vers nous :

— Enfants, nous dit-il, vous vous demandez sans doute pourquoi on a érigé ce monument dans un lieu aussi désert ? Eh bien, je vais vous l'apprendre.

Après s'être recueilli un instant, il commença :

" C'était au printemps de 1760. La misère était extrême ; depuis cinq ans, la guerre avait sévi sur tout le pays. Nos frères d'Acadie, chassés de leurs demeures, venaient chaque jour nous demander asile. J'avais deux enfants : l'un s'appelait Georges, et l'autre, que voici, Annie ; c'était ma seule consolation.

" Un jour, des bruits sinistres coururent dans la contrée. Les Anglais, poussés par leur haine féroce, venaient d'incendier la paroisse voisine et s'avançaient sur notre village. Dire l'émoi que souleva cette nouvelle serait impossible.

" La population entière fuyait vers la ville. Lorsque je songeai à partir, il était trop tard. Alors prenant mes armes, je m'élançai vers la forêt où mes enfants étaient déjà.

" Les Anglais me suivirent. Après m'être mis à l'abri derrière un rocher, je résolus de me défendre jusqu'à la mort.

" J'étais cerné, je les entendais rire de ma détresse. Trois fois on me somma de me rendre, trois fois je répondis par des coups de fusil.

" Dans cette extrémité, je fis vœu à Marie de faire, en son honneur, un pèlerinage chaque année, si Elle sauvait mes enfants ; et de plus de Lui élever une statue en mémoire de sa protection.

" La nuit vint, j'étais épuisé de fatigue et de mes blessures, je m'évanouis...

" Lorsque je revins à moi, j'étais dans ma propre maison. Mes enfants et des voisins charitables me soignèrent : Marie m'avait exaucé.

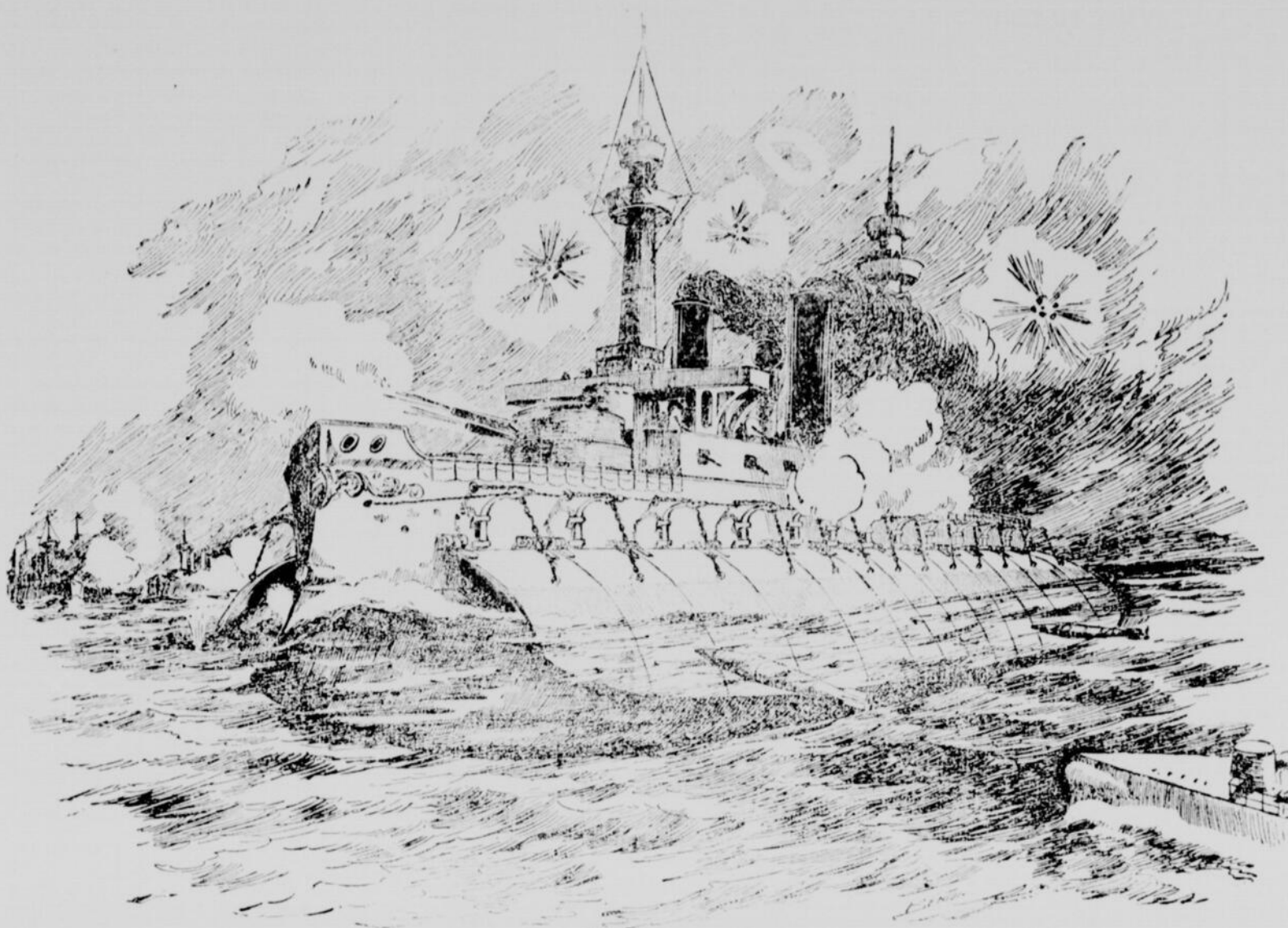
" Depuis ce temps, je vais chaque année faire un pèlerinage en son honneur, et tous les jours je la remercie, car si mon bras ne peut plus porter un fusil, dans ma poitrine bat un cœur reconnaissant."

Après avoir dit ces mots, le vieillard prit le bras de la jeune fille et ils s'agenouillèrent devant la statue.

C'était un spectacle bien beau que de voir ainsi l'enfance et la vieillesse unir leurs prières pour remercier Marie d'une protection commune.

SAM. GRENIER.

S'il est une chose cruelle, c'est de connaître sa misère et de ne pouvoir y remédier. — HENRY GRÉVILLE



LA PLUS RÉCENTE INVENTION POUR PROTÉGER LES VAISSEAUX DE GUERRE CONTRE LES TORPILLEURS

IMPRESSIONS DE MAI

Accoudé à ma fenêtre contemplant les beautés infinies que la présente saison fait renaître dans la nature, mon âme est pénétrée d'une reconnaissante admiration pour l'Auteur de ces sublimes œuvres qui élèvent l'esprit, ennoblissent le cœur humain et font revivre en lui la grande vertu de l'espérance.

Je les bénis surtout parce qu'elles appertent à mon imagination les plus captivants souvenirs de ma vie de vingt ans.

D'abord, je revois avec un indicible plaisir la maison paternelle où s'écoula mon enfance. Cette demeure sacrée à tout cœur droit, mes parents chéris en avaient fait le berceau des jouissances les plus pures auxquelles mon âme se soit enivrée. Cette maison, où l'on m'apprit à aimer et à pratiquer tout ce qui est grand et noble, à servir Celui qui voulut que je naisse dans la religion catholique, de laquelle découlent les trésors divins qui nous aident à surmonter avec efficacité les épreuves pour ainsi dire quotidiennes.

En un instant, je repasse les simples mais vrais événements qui laissèrent, dans mon cerveau d'enfant, un cachet particulier, et je foule à nouveau le sol des endroits poétisés par quelques visites intimes et répétées.

Je me revois au dîner traditionnel de la famille, au milieu de parents et d'amis aimés qui me témoignèrent toujours une vive amitié. Comment exprimer les sentiments que cette pensée évoque en moi ? Qu'il faisait bon de vivre alors, car dans ma candide naïveté, je n'entrevois pas le côté sombre de la vie. C'est dire que mon bonheur était complet.

Aussi qu'elle fut cuisante, ma douleur, lorsqu'à la suite d'un désastre financier, je vis que nous devions quitter ce toit béni, ce doux "chez nous" discret témoin de mes joies, de mes pleurs d'enfant.

Mes larmes coulèrent, quand pour la dernière fois,

je regardai ma chambre vide, dans laquelle j'avais formé tant d'espérances dorées ; quand je jetai un regard sur les murs nus des appartements au milieu desquels j'avais joué quelque "bon tour" à mes frères ; et laissez-moi le dire sincèrement, ma peine devint plus intense en faisant mes adieux à la chambre de maman ; parce que c'est là qu'elle me faisait faire les pénitences que mes dissipations m'attiraient. Et Dieu sait combien de fois je fus son hôte.

Alors, jetant un suprême adieu à ce qui me tenait le plus au cœur, mes yeux s'ouvrirent aux réalités de cette vie. Là commença, pour moi, le combat, compagnon inséparable de la vie à la réalisation d'un projet quelconque.

Plusieurs années se sont écoulées depuis que je suis militant, et quand l'insuccès ou les désappointements affaiblissent mon courage, je regarde en arrière, et puis dans ces souvenirs vivaces, une énergique force qui m'a convaincu que dans l'espérance on trouve la clef du bonheur.

Quelle bienfaisante influence exerce un bon souvenir sur l'homme sensible, pour que ce sentiment suffise à lui rendre l'espoir !

Lowell, Mass., mai 1898.

OLIVIER.

LÉGENDES HONGROISES

LES TROIS ARCHANGES

Quand Dieu eut pris la décision de chasser Adam et Eve du paradis, il envoya l'archange hongrois, saint Gabriel, pour leur faire part de cette décision et veiller à son exécution. Adam et Eve, qui avaient puisé dans le fruit défendu la connaissance du mal, voulurent profiter de leur science pour éconduire l'archange. Ils l'accueillirent avec amabilité, lui offrirent

un grand repas, le flattèrent tant et si bien, que l'archange embarrassé n'osa exécuter sa pénible mission et chasser, de leur demeure, des hôtes si aimables ; il retourna auprès du créateur et le pria d'envoyer un autre archange.

Dieu y consentit et envoya l'archange valaque, saint Florian ; il le savait plus obéissant et d'un cœur plus compatissant. Adam et Eve prenaient précisément leur repas quand l'envoyé arriva, il était muni d'un solide bâton. Il salua fort poliment et fit connaître le but de sa visite.

— Avez-vous une pièce écrite ? demanda Adam.

— Non, répondit saint Florian effrayé de cette question imprévue, et il s'en retourna.

Un archange allemand était seul capable d'exécuter la difficile besogne ; aussi ce fut l'archange saint Michel que Dieu en chargea.

Adam et Eve le reçurent fort bien et lui offrirent les mets préférés de l'allemand. Quand l'envoyé se fut rassasié, il se leva, tira son épée et dit :

— Maintenant, sortez d'ici, et tout de suite !

Adam et Eve prièrent, supplièrent, promettant d'être désormais soumis et obéissants. Mais l'archange ne se laissa pas fléchir :

— Il faut, répéta-t-il.

Et c'est ainsi qu'Adam et Eve furent chassés du paradis.

E. HORN.

Lauréat de l'Académie Française

Pressé de briller et de jouir, on méprise les études sérieuses. Il faudrait trop de temps pour devenir homme d'Etat, trop de gêne pour être un homme de bien ; on se fait discoureur ; aussi, dans notre siècle, que de gens savent parler ; mais ne savent pas ce dont ils parlent !—J. Droz.

AU GRÉ DU VENT

L'ENFANT

Au fond, une alcôve se creuse.
Personne. On n'entre, ni ne sort.
Surveillance mystérieuse !
L'aube regarde : un enfant dort.

V. HUGO.

*A quoi pense l'enfant, quand sa bouche de rose
Sourit, quand il s'endort, quand, la paupière close,
Il semble se mêler aux chœurs des séraphins ?
Sa blanche âme, un instant, laisse-t-elle la terre
Pour monter vers le ciel y goûter le mystère
Des cantiques divins ?*

*A quoi pense l'enfant, quand, reposant tranquille
Dans le frêle berceau qui, sous son poids, vacille,
Il semble réfléchir, scruter profondément ?
Le Dieu qui se dérobe à notre âme tremblante
Daigne-t-il se montrer à l'âme somnolente
De ce petit enfant ?*

*A quoi pense l'enfant, quand son regard est fixe ?
Contemple-t-il, au ciel, une innocente rixe,
Que font les Chérubins pour égayer son cœur ?
Entend-t-il le cantique et l'harmonie immense
Dont retentit le ciel, quand le moment avance
D'orner un front vainqueur ?*

*A quoi pense l'enfant, quand sa bouche bégaie
Parfois un vague mot qui rend la mère gaie
Et fait chanter l'oiseau volant auprès de lui ?
Demande-t-il au Dieu qui forma la nature
De pardonner encore à cette créature
Méprisant son appui ?*

*A quoi pense l'enfant quand il sourit et joue,
Quand un joyeux carmin vient colorer sa joue
Et qu'il ne prend pas garde au bonheur qu'il répand ?
S'amuse-t-il avec d'invisibles archanges
Qui descendent vers lui par joyeuses phalanges
Ainsi que vers Roland ?*

*A quoi pense l'enfant quand de brûlantes larmes
Coulent de sa paupière, en accroissant les charmes
De son petit visage arrosé de ses pleurs ?
Est-ce que sa blanche âme, en voyant l'infamie
Établir son royaume en cruelle ennemie,
Déploie ces malheurs ?*

*A quoi pense l'enfant quand il tend son front rose
Aux lèvres de sa mère heureuse qui dépose
Un long baiser brûlant sur ses cheveux soyeux ?
Comprend-t-il la douleur de l'âme de sa mère
Qui se plaint chaque jour de l'horrible misère
Et du froid rigoureux ?*

*A quoi pense l'enfant, quand, le soir, il caresse
Le front pâle du père, accablé de tristesse,
Qui se soulage un peu sous la petite main ?
Le Dieu majestueux qui gouverne la terre
Lui fait-il deviner la douleur de son père,
Sa peur et son chagrin ?*

A H de Trémaudan

Kérané par Montmartre, Assa.

FRASQUE D'ÉTUDIANTS

— Bonjour, docteur !
— Tiens, c'est vous ! Que cherchez-vous donc à ce bout-ci de la rue Sainte-Catherine ?
— Je flâne, tout simplement.
— Vous avez bien de la chance, moi je travaille.
— Je vous conseille de vous plaindre ! Le travail, s'est non seulement la joie de l'existence, c'est la fortune.
— Oh ! la fortune !... Encore faut-il que votre travail vous rapporte quelque chose. Et ce n'est pas ce qui m'arrive ce matin. Tel que vous me voyez, je viens de pratiquer une opération assez scabreuse, et qui ne me vaudra pas l'ombre d'une pièce fausse.
— Eh ! mais, c'est déjà assez consolant de pouvoir se montrer charitable.
— Ah ! ce n'est pas que mon client soit pauvre.
— Alors il y met de la mauvaise volonté ?
— Pas du tout, c'est moi qui ne veux pas de son argent.
— Par exemple ! vous êtes un médecin comme il y

en a peu, vous ! Pour la rareté du fait, contez-moi la chose.

— Volontiers. Voici ma voiture ; j'ai une simple visite à faire à Outremont ; puisque vous tuez le temps, montez avec moi, je vous conterai mon histoire en route.

Il faisait une matinée idéalement lumineuse ; j'étais allé respirer l'air frais, après une nuit quelque peu énervante ; l'offre de mon ami devenait une aubaine.

Je sautai en voiture, et nous partîmes au petit trot, du côté du Mont-Royal, dont la cime verdissait au loin dans la large flambée des rayons printaniers.

— Voyez cette parcelle de verre, me dit mon compagnon de route en tirant de sa trousse de chirurgien quelque chose qu'il fit reluire au soleil.

— Un fragment de verre ?

— Vous y êtes ; mais un fragment de verre qui est resté tout près de quarante ans dans la cuisse d'une femme.

— Certes, elle devait être mûre.

— La vitre, ou la cuisse ?

— La femme !... pour peu qu'elle eût seulement une quarantaine d'années lorsque l'accident est arrivé...

— Allons, soyez plus sérieux ou je ne vous conte rien.

— Pardon ! allez-y, je n'ouvre plus la bouche que pour manifester l'intérêt que j'apporte à votre récit. C'était pendant l'horreur...

— D'une profonde nuit. En effet, cela pourrait débiter d'une façon aussi classique, mais permettez que j'entre dans quelques détails préliminaires.

En 1856, j'étais étudiant en médecine ; et, avec deux amis — qui sont devenus depuis de graves personnages et des praticiens hors ligne — je logeais dans une petite pension bourgeoise du boulevard Sanguinet, à deux pas de la rue Craig.

Nos fenêtres avaient vue sur un coin de l'esplanade du Champ-de-Mars, où, lourdement accroupi et le cou allongé sur un affût rustique, un gros canon, relique de la guerre d'Orient, semblait humilié du rôle pacifique et nul auquel il était voué désormais.

Je regardais souvent le vieux captif avec je ne sais quelle espèce de pitié mélancolique, en songeant à la destinée des choses, aussi diverse, aussi instable, aussi étrange parfois, et à coup sûr aussi aveuglément passive que les carrières humaines.

Avoir été fondu pour protéger un empire, pour défendre une ville, pour tonner sur des remparts... et croupir, impuissant prisonnier de guerre, sur une place publique, livré à la curiosité des passants, comme un lion écorché flairé par des roquets, cela me semblait une ironie du sort si choquante, qu'elle me révoltait presque.

Et, inconsciemment, je me prenais à rêver je ne sais quel retour des événements qui réveillât le dogue de fer, et rallumât un éclair au ventre du vieux tonnerre désarmé.

Mes deux compagnons d'études étaient nés à la campagne, moi de même ; le canon de Crimée — qui nous aurait sans doute laissés absolument indifférents, si nous avions été élevés dans une ville — intéressait fort notre curiosité.

Avec cela qu'à nos imaginations chevaleresques et patriotiques il parlait de vaillantes luttes, de gloires lointaines, et surtout d'une nouvelle et toute récente épopée française.

Bref, il revenait assez souvent dans nos conversations.

Un soir, un de mes deux camarades entra chez moi, l'air contrarié :

— Une belle affaire ! me dit-il en s'allongeant sur un canapé. Mon père, qui est en frais de faire creuser un puits dans son jardin, m'écrit de lui expédier quatre livres de poudre. Je m'exécute, je me fends, je me mets à sec pour acheter l'article ; et, au moment de l'expédier, je reçois une autre lettre qui contremande la commission.

— Bah !

— Et ce qui m'embête le plus, c'est que je ne sais que faire de ces quatre livres de poudre maintenant.

— Ça n'est pas perdu de la poudre ! ça toujours sa valeur.

— Au diable la valeur ! je ne peux pas garder ça dans ma chambre, moi !

— Expédie-la tout de même à ton père.

— Bon, une nouvelle dépense inutile, tu crois que je n'en ai pas assez fait !

— Dame, que veux-tu que je te dise, moi ? Je ne puis pas l'acheter, ta poudre... Je n'en ai pas besoin.

— Mais ça s'utilise de la poudre, intervint mon autre camarade, qui venait d'entrer.

— A quoi puis-je utiliser de la poudre, moi ? fit mon premier interlocuteur.

— On peut aller à la chasse...

— Oui, avec des seringues, sans doute !

— Le fait est qu'il faudrait acheter des fusils, pour commencer.

— Pourquoi pas un canon ? fis-je en manière de plaisanterie.

— Oui, un des canons du Champ-de-Mars !

— Tiens, c'est une idée cela ; si nous essayions notre canon de Sébastopol !...

— Tirons le canon de Sébastopol ?

— Tirons le canon de Sébastopol !...

— Quatre livres de poudre à mine, c'est une bonne charge.

— Ah ! pour une charge, ce sera une excellente charge !

— Et puis, il faut bien s'en débarrasser, de cette sacrée poudre !

— Quant à moi, je ne veux pas m'en charger.

— Ni moi !

— Ni moi !

— Il vaut mieux en charger le canon.

— Va pour le canon !

— Notre canon !

— Le trophée de Malakoff !

— Et mèche allumée... boum !...

— Epatés les bonnets de coton !

— Ebaubis les philistins !...

Et, comme trois beaux fous que nous étions, nous entonnâmes à tue-tête le fameux refrain :

Dansons la carmagnole,

Vive le son !

Vive le son !

Dansons la carmagnole,

Vive le son

Du canon !

Ce soir-là, le temps était un peu frisquet ; à minuit, il n'y avait pas un chat dans la rue ; et nous jugeâmes le moment propice pour mettre notre projet à exécution, en d'autres termes pour perpétrer notre néfaste équipée.

Toutes nos précautions étaient bien prises.

La poudre étant contenue dans une forte enveloppe d'à peu près le diamètre de l'âme du canon, la gargousse se trouvait toute prête ; il ne restait qu'à la saigner au moment de l'introduire en chambre.

Une masse de vieux journaux s'offrait d'elle-même pour servir d'étoupin.

Un énorme rondin de la grosseur du bras, choisi dans un chantier voisin, pouvait remplacer tant bien que mal le fouloir d'ordonnance.

Une lisière de coton, bien suivée et soigneusement roulée dans de la poudre humide, pouvait étouper l'amorce en laissant aux artilleurs improvisés tout le temps nécessaire pour se retirer en bon ordre, au besoin jusqu'au fond de leurs ruelles respectives, avant que l'explosion insolite éveillât le quartier et attirât la police.

De sorte que, après avoir, comme on le pense bien, pris le soin de vider quelques petits canons, avant d'aller charger le gros, nous fîmes notre apparition sur le Champ-de-Mars, armés de toutes pièces, et bien déterminés à réparer l'injustice du sort qui condamnait au silence forcé le brave enfant de la Chersonèse Taurique, qui n'avait fait que son devoir après tout, et qui ne demandait encore qu'à donner des preuves d'une sonorité pour laquelle il avait évidemment été créé et mis au monde.

Je ne sais si le bon vieux canon — un Russe, n'est-ce pas, il est bien permis aujourd'hui de lui donner des petits noms d'amitié — je ne sais pas, dis-je, si le bon vieux canon voulut se piquer d'honneur à l'étran-

ger, ou bien se venger une fois pour toutes de la honteuse oisiveté à laquelle on le condamnait, ou simplement se refaire un peu du temps perdu, mais elle se montra de premier ordre, sa sonorité.

— Jour du ciel, quelle basse taille !

Nous n'en connûmes, cependant, les effets que plus tard ; car, après avoir, comme je vous l'ai donné à entendre, tout arrangé de façon à pouvoir nous glisser au gîte en tapinois avant toute espèce d'alerte, je vous prie de croire que nous ne fîmes pas la bêtise de compromettre par notre curiosité un alibi précieux même pour quelqu'un d'une réputation plus paisible que la nôtre.

Dans cette nuit d'automne, calme et tranquille, dans ce quadrilatère bordé par-ci par-là de longues et hautes façades aux échos tonitruants, le bruit de l'explosion fut formidable.

Une plaisanterie néanmoins, comparée au dégât des pots cassés.

Toutes les fenêtres de la rue Craig, qui faisaient face à cette partie du Champ-de-Mars, sautèrent en éclats.

On s'imagine l'émoi, la surprise, la consternation, la panique des bons bourgeois réveillés en sursaut, qui se crurent à la fin du monde.

Le difficile, c'est de se faire une idée des recherches, des investigations et des enquêtes auxquelles l'événement donna lieu.

Tout de suite, les soupçons se portèrent sur mes camarades et moi.

Mais comment s'y arrêter sérieusement, quand une entière maisonnée de braves gens étaient là, qui nous avaient vus sortir de nos chambres et accourir en chemise de nuit, au moment même du brusque réveil ?

Tout le zèle des détectives, toutes les roueries de la police n'aboutirent à rien, et l'affaire fut classée.

Il y avait bien longtemps que je n'avais songé à cet épisode de ma vie bruyante d'autrefois, quand l'incident qui va clore mon récit est venu me le rappeler en avançant chez moi l'aiguillon d'un vieux remords endormi.

Depuis plusieurs jours déjà, je soignais une patiente qui se plaignait d'un mal à la cuisse, espèce d'inflammation interne qui datait de plusieurs années, et qui allait s'aggravant sans que personne pût déterminer ni la cause ni la nature de la maladie.

Enfin, inutile de vous ennuyer avec des mots techniques, n'est-ce pas, l'enflure augmentant, la chair se tuméfiant de façon à faire craindre des complications dangereuses, je résolus de procéder à l'opération.

Devinez ce que, tout stupéfait, je trouvai au fond de la plaie ouverte ?

Ni plus ni moins que le fragment de verre que je vous montrais il y a un instant.

Comment ce corps étranger avait-il pu se loger là ?

Combien de temps y avait-il séjourné ?

Autant de questions sans réponses.

Nul souvenir dans l'esprit de la femme, aucunes traces de cicatrice nulle part : rien qui pût nous éclairer.

— Attendez donc, fit tout à coup la mère de la malade, j'y suis peut-être. Ma fille est née dans notre ancienne maison de la rue Craig, l'année où nos fenêtres furent défoncées d'un coup de canon tiré en pleine nuit, sur le Champ-de-Mars, par des polissons de la rue Sanguinet. Je me souviens qu'après ce soir-là la petite se plaignit longtemps d'un bobo à la cuisse. Docteur, si vous avez trouvé ce morceau de verre dans la jambe de la pauvre enfant, il vient sûrement de notre châssis, cette nuit-là brisé en miettes, et il était là depuis trente-neuf ans passés !...

Vous voyez bien, fit en manière de conclusion le brave docteur, que je ne puis réclamer aucun honoraire pour avoir opéré cette cliente, et qu'il va de plus me falloir la soigner gratuitement jusqu'à son rétablissement le plus complet.

Question de savoir si je ne lui dois pas un dédommagement plus réel !

— Mais alors que répondrez-vous, lorsque le mari demandera votre note ?

— Heu ! que j'ai pratiqué en amateur, pour le plaisir... pour le dévouement... amour de l'art, que sais-je ?

— Eh bien, prenez mon conseil, cher ami ; dites-lui tout simplement la vérité, car s'il a déjà eu affaire aux médecins, il ne vous croira pas.

Sanguinet

MON VIEUX CALENDRIER

Appendu au mur, en face de ma table de travail, mon calendrier garni de 1897 semble me regarder de son feuillet froissé de décembre.

A la vue de ces trente et un numéros fixés sur moi avec cette indifférence caractéristique du juge impartial, je me sens intimidé, embarrassé.

Je me sens pensif sous l'espèce d'influence magnétique de ce témoin oculaire de mes travaux d'une année de plus, et ce carton recto, d'où se détache à moitié sa dernière feuille, est bien l'un des symboles les plus impressionnants qu'un pas de plus vers la tombe vient d'être franchi.

Les autans de décembre ont arraché au géant de la forêt comme à l'humble, délicieux et délicat arbrisseau du bocage, sa dernière feuille ; celle-ci s'est engouffrée dans une rafale pour aller s'annoncer avec ses compagnes.

Mortes, les feuilles ! elles disparurent toutes, une à une, de leurs positions aériennes ; mais quelle glorieuse déchéance !

Ainsi nous retournerons à la poussière d'où nous sortons ; tels sont les décrets de Dieu.

Mais mon vieux calendrier, mon fidèle compagnon de toute une année, celui auquel je jetais machinalement un regard mélancolique chaque matin, je n'ai

pu encore me résoudre à le dépouiller de sa dernière feuille.

Oh ! c'est que, arrivé aux confins de l'adolescence, il en coûte de se confier à la vague du temps.

C'est qu'à la vue du champ difficile de la vie de l'homme, d'où les ambitions ont chassé les délices du rêve, les vrais et purs enivremens de l'amour, le cœur de l'adolescent se serre et, broyé entre les mâchoires froides et féroces de l'étau du regret, il cherche une épave quelconque où se cramponner, toute fragile, toute incertaine qu'elle peut être, et voilà pourquoi mon vieux calendrier porte encore sa dernière feuille.

Naturellement, en notre dix-neuvième siècle, où le combat pour la vie nous force à sacrifier tout idéal à la nécessité, des pensées philosophiques sont venues, de leurs impressions railleuses, de leur diplomatie rusée, raisonnable et triomphante, chasser de mon cœur, comme une déesse, la douce rêverie.

J'ai en partie couvert le vieux compt de son successeur bien frais et bien replet ; mais qui ne respire que mystère.

Qui sait ce qu'il me garde de surprise, de joie ou de déceptions sous ses feuillets bien neufs et bien souriants ?

L'avenir est si incertain aujourd'hui, que l'âme de fer elle-même ne l'envisage qu'avec une certaine timidité.

Mais enfin, mon vieux calendrier, il nous faut nous dire un éternel adieu.

Ton successeur, malgré sa physionomie mystérieuse, malgré son mutisme obstiné, a cependant le charme de l'espérance.

Tu es riche en souvenirs ; mais il est fortuné en promesses.

Je te dois de la reconnaissance ; je lui devrai du bonheur.

Embrun, avril 1898.

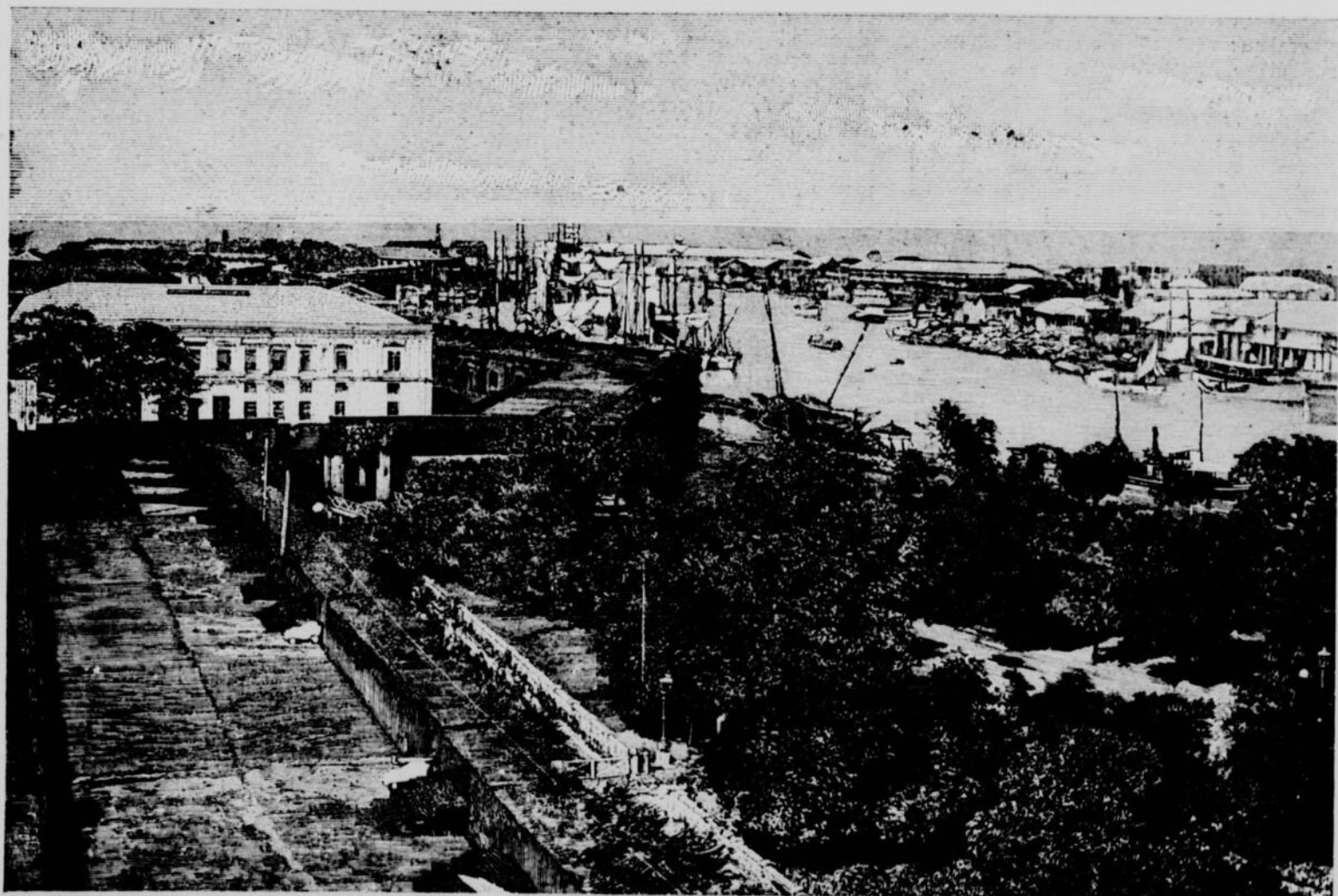
EMILE GUÉRIN.



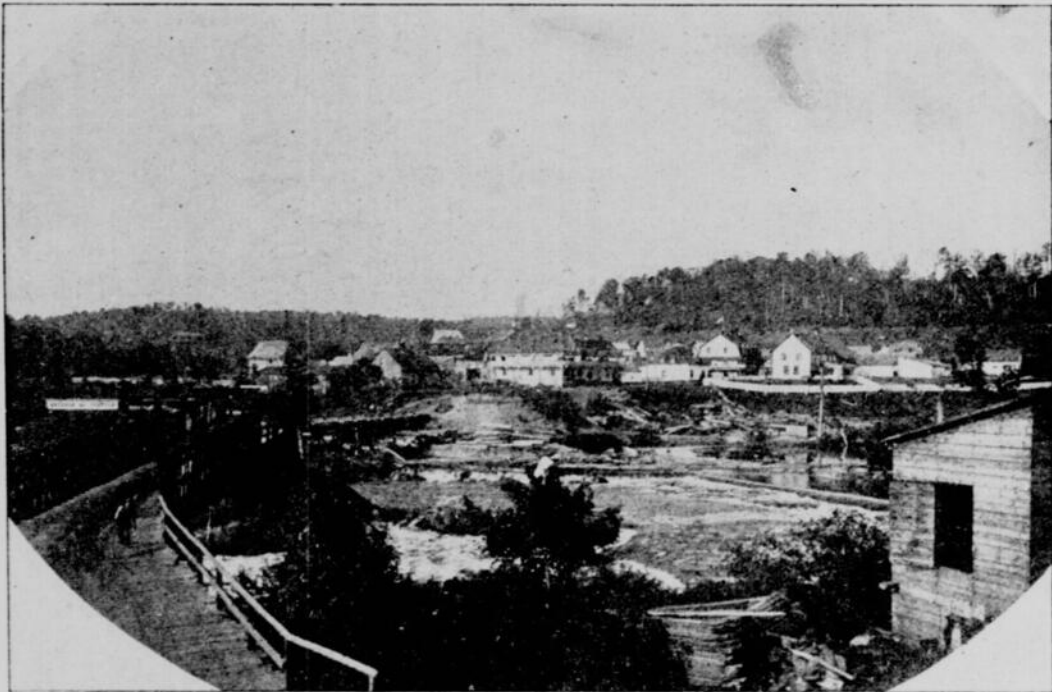
LE LITTORAL DES ÉTATS-UNIS ET DES ANTILLES



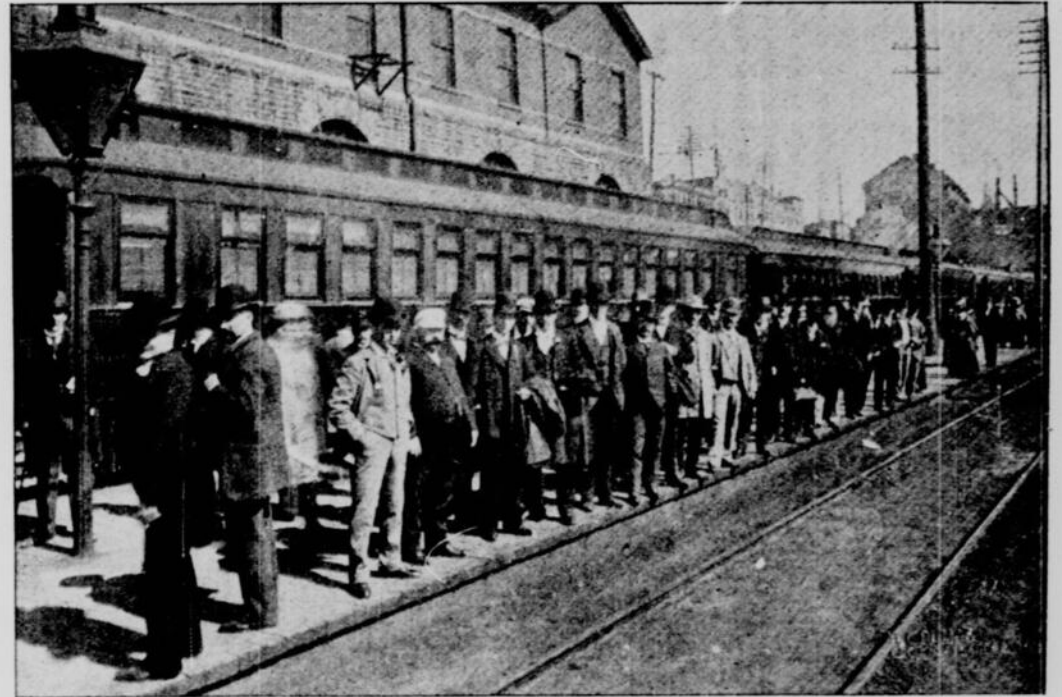
MANILLE. — La rue principale de la ville marchande



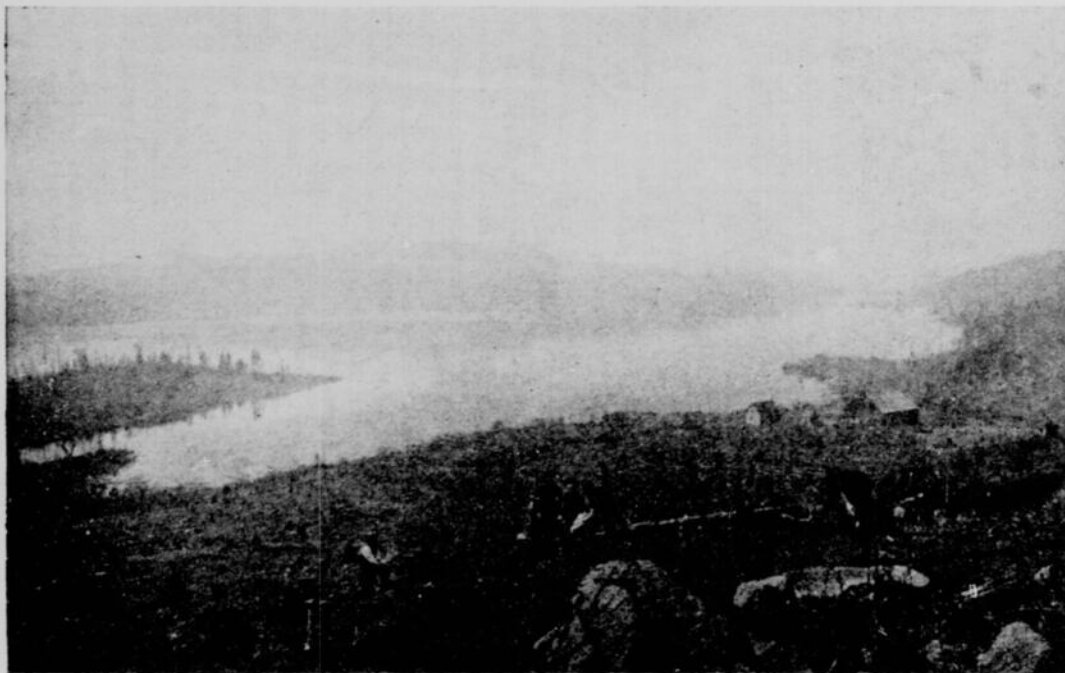
MANILLE. — Vue d'une partie de la ville et du port



Le village de Labelle



Départ pour Labelle (Gare Dalhousie)



Vue générale du Lac Labelle



Etablissement de colon au Lac Labelle

A M^{LE} HORTENSE R..., DE MONTRÉAL

Souvent dans les longs soirs de la saison morose,
Nous nous réunissons au coin de votre feu,
Et là tout en jouant, nous bavardons un peu,
Heureux d'être à l'abri dans la chambre bien close.

Dehors, le vent d'hiver fait un bruit monotone,
Glacant le voyageur surpris en son chemin,
Ou le pauvre mendiant qui va tendant la main,
Espérant rencontrer la bienfaitante aumône.

Dans nos petits salons d'amis aux cours sincères,
Nous oublions alors nos tristes désespoirs,
Et chassant loin de nous les gros nuages noirs,
Nous voulons profiter des plaisirs éphémères.

Car dans le grand sentier pénible du Calvaire,
Que nous gravissons tous d'un pas lourd, chancelant,
Des soucis imprévus viennent mettre souvent
L'armé nos beaux projets quelque grande misère.

C'est pourquoi nous aimons les joyeuses veillées,
Où comme un chaud rayon d'un soleil radieux,
Vous venez dissiper nos songes anxieux
Et remplir d'illusions nos âmes désolées.

Soyez bénie, ô vous qui, dans l'horizon sombre,
Jetez ce bel éclat, discret, mystérieux,
Frais comme le printemps avec ses reflets bleus,
Et doux comme le chant de la brise dans l'ombre !

Puissiez-vous rencontrer dans la sente fleurie,
Où vous allez légère ainsi qu'un papillon,
Le bonheur désiré dans le doux compagnon
Qui vous apportera le bouquet d'Ophélie.

A. BAIL.

Montréal, 1898.

NOS FLEURS CANADIENNES

BOUTON D'OR, OU MARGUERITE JAUNE

Renoncule aère : *ranunculus acris*.—(Familles des *Renonculacées*.)

Le joli "bouton d'or," qui fleurit tout l'été, fait le désespoir du cultivateur et la joie de l'artiste.

Du mois de juin au mois d'octobre, il élève fièrement sa corolle dorée et vernissée dans les champs ou le long des routes. Aucun endroit ne lui fait peur et il nargue presque la froidure. Provancher, notre illustre botaniste, nous assure que cette renoncule est d'une telle rusticité qu'il l'a vue épanouir ses fleurs après des froids de 6 et 7 degrés, en automne.

C'est à tort que nos paysans la nomment marguerite jaune, car il y a une énorme différence entre la marguerite qui appartient à la famille des composées et le bouton d'or qui fait partie de la famille des renonculacées.



Les Anglais l'appellent "buttercup" ou "yellow weed," et les Français : bouton d'or, "patte de loup, renoncule des prés."

Cette plante a été introduite en Amérique, mais elle s'est multipliée avec une telle rapidité, qu'elle est devenue extrêmement nuisible en agriculture.

La "renoncule aère" habite aujourd'hui l'Europe, le nord de l'Asie et de l'Amérique, et croît même sur les hautes montagnes.

Cultivée dans les jardins, elle produit le "bouton d'or" à fleurs doubles.

On l'emploie en médecine, pour son "action rubéfiante, vésicante et même caustique."

En général, toutes les renoncules renferment un principe vénéneux et sont dangereuses tant pour les hommes que pour les animaux.

C'est à cela que Constant Dubos faisait allusion en lui consacrant cette strophe :

"Voici, mon fils, ce bouton charmant
Que zéphir berce de son aile ;
Comme il étale en s'inclinant
L'or dont sa corolle recèle !...
Ce joli bouton satiné
Qui sourit comme l'innocence,
Recèle un suc empoisonné
Et souvent blesse l'imprudence."

Dans le langage des fleurs, la renoncule signifie : danger des richesses.

E. J. Massicotte

UN TRÉSOR

CONTE DE MAI

Mai, jaloux du printemps que le précède, ou plutôt, joyeux de chahuter à ses côtés, revenait ayant fait une ample provision de magnificences. Il jeta à profusion les feuilles sur les arbres, la verdure, les fleurs dans les champs, la gaieté dans les cœurs. Chacun lui faisait fête ; les oiseaux, tout en construisant leurs nids, gazouillaient un remerciement, tandis que d'en haut le soleil semblait lui adresser un sourire protecteur. Et, par cela même que tout lui souriait, mai, généreux comme un prince, comme le printemps même, donnait, donnait toujours sans se lasser. Les autels de la Vierge étaient chargés de fleurs, la terre en était jonchée, le logis du pauvre s'emplit de ces dons superbes de la nature et, du cœur de l'homme, montait vers le Créateur, un hymne de reconnaissance infinie.

Mais, dans une contrée glaciale, le printemps tout riant ici avait pris là-bas un air bourru ; mai, si prodigue, refusait là comme un avare, ce qu'il donne ailleurs sans compter. A peine un rayon de soleil vient-il réchauffer cette terre durcie par la gelée, et l'exilé y cherche en vain l'humble fleur qui lui rappellerait son village natal.

Au milieu de cette froide région, un mineur qui avait laissé sa tente errait loin de ses compagnons.

Cet homme paraissait jeune ; mais ses traits durs, son regard sombre, ses cheveux et sa barbe incultes lui donnaient un air vraiment sauvage. Certes, sa pauvre mère qu'il avait laissée seule eut hésité à la reconnaître, et Marguerite, sa belle fiancée eut tremblé devant son Robert.

Depuis longtemps il marchait ainsi, inconscient de la fuite des heures.

—Oui, dit-il tout-à-coup, je serai riche ! L'or c'est un levier puissant : je veux posséder des millions, je veux dominer quand je retournerai dans mon pays. Je rendrai ma mère heureuse et Marguerite n'aura rien à envier aux plus belles. Qu'importe que je pioche pendant des années à la recherche du filon d'or qui me donnera ces satisfactions ? Je veux posséder des trésors ; c'est mon rêve, et ce rêve : c'est le bonheur !

Rompant le silence de l'immensité déserte, sa voix résonnait, vibrante d'énergie, disant ses luttes, trahissant ses ambitions, dévoilant sans crainte d'une oreille indiscreète les secrets de ce cœur endurci au contact de rudes compagnons.

L'obscurité était presque venue.

—Allons, dit-il après être demeuré un instant silencieux, je serai en retard ce soir.

Il se disposait à s'en retourner au plus tôt, lorsqu'il aperçut un objet à ses pieds.

Machinalement, il le ramassa et, tout en continuant sa route, il chercha à distinguer ce que c'est.

C'était une petite statue ; mais elle devait être là depuis bien longtemps, car les traits de l'image représentée étaient presque invisibles. Il la frotte vigoureusement pour la rendre plus nette, et, comme pour exciter sa curiosité, on dirait que des mots sont gravés au pied de la statue. Il s'arrête pour l'examiner plus attentivement et, peu à peu, à mesure que les traits se dessinent d'une manière plus parfaite, une émotion extraordinaire s'empare de son être.

Oui, il y a quelque chose d'écrit au bas de la statuette qui représente Marie : trois mots et une date à demi effacée.

Trois mots : "A mon fils", qui l'ont frappé au cœur ; une date qu'il n'a pas besoin de connaître, car, quelle qu'elle soit, cette date a marqué un jour de grande douleur : les adieux d'un père ou d'une mère à son fils.

Tout un monde de souvenirs se présente alors à sa pensée. Il se voit enfant, heureux et insouciant ; il se rappelle le jour béni de sa première communion, puis le jour douloureux où, appuyé sur sa mère, veuve désormais, il était allé s'agenouiller sur un tombeau, dans le champ où les morts dorment en paix. Mais le temps, ce grand médecin des âmes, avait adouci sa douleur : de nouveau le bonheur s'était présenté à lui. Sa mère avait béni ses fiançailles avec Marguerite, le sort de Robert allait être à jamais fixé lorsque, subitement, une fièvre terrible, celle de l'or, l'avait saisi. L'aisance ne lui suffisait plus, il voulait être riche, posséder des trésors.

Cette fois, une dernière vision passa devant ses yeux, la scène déchirante du départ...

En ce moment, loin de ces êtres aimés qui avaient cherché inutilement à le retenir, le regard fixé sur la douce image de la Vierge il écoutait une voix secrète qui lui criait :

"Insensé ! Tu voulais des trésors et tu n'avais qu'à tendre la main pour en saisir d'inappréciables ! Maintenant, est-ce que tu ne trembles pas ? Est-ce que tu ne crains pas que ce bonheur qui t'était offert ne se soit pas envolé ? Ah ! tu veux être riche, eh bien ! cherche, cherche pendant des années : et quand tu voudras répandre ton or pour le bonheur de ceux que tu aimes, il ne te restera peut-être alors qu'une tombe à arroser de tes larmes !"

Le mineur avait courbé la tête ; mais, à ces pensées cruelles il fléchit le genou. Il voulut parler ; il chercha dans ses souvenirs une prière désapprise ; sa voix se brisa dans une sanglot, et, pendant que ses lèvres touchaient les pieds de la Vierge que deux larmes brûlantes venaient de laver, comme aux jours de son enfance, il balbutia : "Maman."

* *

Cinq fois le printemps a jeté à la terre ses splendeurs magnifiques, cinq fois mai a fourni une parure verdoyante et fleurie à l'humble maisonnette où l'on fête un joyeux anniversaire depuis que Robert, renonçant à ses rêves ambitieux, est revenu avec une modeste fortune, ne rapportant qu'un seul trésor, la petite statue de Marie.

Or, un beau soir de mai, à l'heure mélancolique du crépuscule, tandis qu'au dehors Marguerite et Robert jouaient avec leur enfant, un beau bébé de trois ans, la vieille grand-mère était occupée à renouveler les fleurs dans son petit oratoire.

Après avoir terminé, elle s'arrêta un moment et son regard contempla dans une extase muette l'image de la Mère de Dieu. Avec des précautions infinies elle prit la statue dans ses mains et doucement la baisa. Pauvre mère ! elle pleurait et Marie semblait sourire. Elle qui se rappelait les larmes du mineur.

Tout à coup, deux bras mignons se nouèrent autour de son cou, puis une voix sonore se fit entendre : Robert, au milieu de sa famille disait une prière sublime qu'il n'oubliera plus, "L'Ave Maria."

Paul Herda de Cron

NÉCROLOGIE

Le 7 mai dernier, à Issy (près Paris), mourait un jeune séminariste canadien, Achille Charette.

Le regretté défunt avait suivi son cours classique au collège de Montréal, où ses talents, son application, sa vertu ont laissé l'empreinte d'un souvenir durable.

Fortement épris de l'amour du travail, sous la paternelle protection des Sulpiciens, le 19 août 1896 il

s'embarqua pour l'Europe, désireux d'y couronner ses études.

Lorsqu'il disait " au revoir " à sa famille, à ses amis, à sa patrie, ignorait-il qu'à tous il disait " adieu " ?

Lui, vivifié de la sève de dix-huit printemps ; lui, dont la mère éplorée priait déjà pour le prochain retour ; lui, à qui tout parlait d'espérance... y pouvait-il songer ? Quelle fut sa pensée lorsque debout sur le navire qui l'emportait là-bas... il promenait un dernier regard tour-à-tour sur les vertes ondes du Saint-Laurent, sur les montagnes bleues à l'horizon, sur l'azur de son ciel à lui... ? Y songea-t-il ? Dans le parfum enivrant du parterre de son pays, au sein de la brise qui caressait sa blonde chevelure, au chant des oiseaux saluant son passage, hélas ! à cette heure douloureuse du départ, aspira-t-il si fort l'amour du sol natal, au point de n'en pouvoir vivre longtemps exilé ?... Son âme était si pure, partant si sensible !

Cruel destin ! en traversant l'océan, notre ami marqua une fois la distance de son berceau à sa tombe.

A Issy comme à Montréal, il fut ardent au travail et le succès l'accompagna toujours.

De la terre étrangère il écrivit souvent pour répéter que son cœur, sa pensée, toute son âme restaient rivés au Canada, dont il ne retrouvait plus le soleil dans le soleil de la France, aimée pourtant.

Cet enfant (il n'avait pas vingt ans), consumé par la phthisie, vient de s'éteindre. Pour nous, ses confrères, nous n'avons plus qu'à le pleurer. Impitoyable trépas ! tu frappes le plus jeune, le plus vaillant des nôtres. Mais, consolons-nous, c'était le plus pur.

O vous, mère inconsolable, votre deuil est le nôtre, vous le savez.

Amis lecteurs, si nous venons vous dire notre douleur, c'est que nous vous connaissons sensibles au malheur de vos frères canadiens, et nous sommes certains qu'à la mémoire du défunt nous accorderez l'aumône d'un regret, sinon d'une prière.

Un désir nous reste à exprimer : celui de voir rendre un jour les cendres vénérées de notre confrère au sol de son pays.

CONFRÈRE.

BIBLIOGRAPHIE

(PARIS-HACHETTE 1898)

Paris, ville de tous les rêves et de toutes les féeries, capitale des arts et des lettres, palais du luxe, atelier du travail, Paris avec ses gloires, Paris avec ses trésors, Paris tout entier s'offre aujourd'hui à vous, 3 fr. 75 dans un volume de 1560 pages, qui vient de paraître sous le titre de : *Paris-Hachette* !

Cette publication unique, miracle de typographie et de bon marché, est illustrée de 800 portraits, de 125 vues d'édifices, de 67 plans et graphiques, de 27 statistiques pittoresques, en tout plus de 1,000 gravures, qui font passer sous les yeux du lecteur, comme en un merveilleux cinématographe, tout le Paris de 1898.

Dans ce livre rédigé par les collaborateurs de l'*Almanach Hachette*, le cerveau, le cœur et le ventre de la grande capitale, tous les organes les plus délicats, les plus simples et les plus puissants, tous les rouages de ce corps énorme sont démontés, expliqués, décrits, classés, étiquetés.

C'est le Dictionnaire de Paris, le miroir de Paris, le vrai guide du Parisien et de l'étranger, le livre le plus substantiel, le plus important, le plus utile sur Paris.

Tous les renseignements qu'on y trouve répondent à des questions d'utilité pratique touchant les professions, les carrières, les industries (le temps d'apprentissage, les frais d'étude, etc.) ; et il n'est pas jusqu'aux 100,000 adresses que donne *Paris-Hachette*, qui ne soient une source précieuse d'informations pour ceux qui vivent loin de Paris.

Toutes les industries, tous les métiers sont expliqués par de courtes et substantielles notices, de manière à renseigner exactement tous ceux qui ne peuvent faire eux-mêmes leur enquête.

Avant d'arriver à Paris, tout provincial et tout étranger devra consulter le *Paris-Hachette* (8 000 articles), s'il veut économiser son temps et son argent.

PETITE POSTE EN FAMILLE

J. E. G., Montréal.—Mais non, monsieur, je ne supposais pas du tout que vous pussiez avoir vingt ans. Pourquoi aurais-je supposé cela ? Ma tante était couronnée à Toulouse, pour une poésie qu'elle avait faite à l'âge de quatorze ans. Le fils du célèbre docteur Rédiér concourait et remportait tous les suffrages pour sa poésie (cent lignes) : cet enfant avait douze ans, et ses concurrents le double. J'ai eu le malheur de commettre mes premières rimes à douze ans aussi. Vous le voyez, cette maladie n'atteint pas seulement ceux qui ont vingt ans.

L'ÉCOLE LITTÉRAIRE

La dernière réunion de l'École a eu lieu le 13 mai, au Château Ramsay. M. E.-Z. Massicotte a lu une monographie de la *Sanguinaire* et un extrait d'un ouvrage de M. A. DeCelles, sur les États-Unis. M. Jean Charbonneau a commencé une série de conférences sur le naturalisme français. M. A. Gingras a lu un sonnet intitulé : *L'inconnue*. M. le président G. Beaulieu, a donné lecture d'un dialogue fantaisiste sur la littérature.

L'École prend des moyens pour clore dignement la saison actuelle par une séance extraordinaire.

L'ART CULINAIRE

Oufs à l'orange.—Il faut fouetter des œufs selon la quantité des convives, en même temps, pressez le jus d'une orange ou deux. Le tout étant bien battu et assaisonné d'un peu de sel, versez-le dans une casserole avec du beurre, si c'est un jour maigre, avec du jus si c'est un jour gras, et remuez tout le temps de la cuisson comme si c'était une crème, de peur qu'ils ne s'attachent au fond. Quand ils seront cuits, versez dans un plat et servez chaud.

Choux-fleurs au gratin.—Faites cuire les choux-fleurs à l'eau salée, égouttez-les, mettez-les dans un plat allant au four, en séparant chaque couche de choux-fleurs par un peu de sauce béchamel ; recouvrez de chapelure parsemée de petits morceaux de beurre et mettez au four vingt minutes. On peut ajouter à la béchamel du fromage râpé.

Madelines lyonnaises.—Pour trois œufs, leur poids de sucre pilé. Battez les œufs, et ajoutez-y petit à petit le sucre, puis la farine, puis de l'écorce de citron râpée et une pincée de bi-carbonate de soude, et enfin vingt-cinq grammes de beurre frais fondu.

La pâte, ni trop claire, ni trop épaisse, est mise dans des moules beurrés et enfournée à feu modéré.

Saumon braisé à la russe.—Prenez un petit saumon, dépouillez-le sur les deux tiers et piquez-le avec des filets de truites fumées. Placez-le dans une poissonnière foncée de tranches d'oignons et carottes, feuille de laurier, persil, quelques filets de truite fumée, assaisonnez et faites cuire ainsi, en arrosant de temps en temps. La cuisson terminée, dressez votre saumon sur un fond de pommes de terre, entourez de croûtons de caviar, de truite fumée et de tartelettes aux épinards. Liez le fond de la poissonnière avec quelques jaunes d'œufs, et servez, la sauce à part.

THÉÂTRES

THÉÂTRE FRANÇAIS

La troupe permanente du Théâtre Français donne, cette semaine son dernier engagement. Elle joue la célèbre comédie *Comme dans un miroir*, dans laquelle Mme Langtry s'est illustrée comme actrice. Un soin spécial a été donné à la préparation de cette pièce qui clora dignement le séjour de l'excellente troupe qui a joué au Théâtre Français depuis le commencement de la saison. Sur le programme des variétés figure le

nom de Mlle Bessie Bonchill, la célèbre comédienne anglaise. Aucun des habitués du charmant établissement de M. Phillips ne manquera d'aller entendre Mlle Bonchill, dont la réputation à New-York est le plus bel éloge de son talent.

PARC SOHMER

Le Parc Sohmer continue à attirer le monde : ses programmes variés, son site agréable au bord du fleuve et l'air pur que l'on y respire, tout en se trouvant près de chez soi, en font un endroit ravissant—et nous avons vu que la police y veille : on peut donc y aller sans crainte.

Le Parc est maintenant ouvert tous les jours de la semaine. Il y aura, comme par le passé, deux représentations par jour : l'après-midi et le soir.

JEUX ET AMUSEMENTS

MATHÉMATIQUE

Trouver un point O tel que la somme de ses distances à 3 points donnés A, B, C soit un minimum.

CHARADE

Mon *va* se boit joyeusement,
Car c'est par lui qu'on se déride.
Mon *deux* s'agit élegamment
Sur le toquet d'Adélaïde.
Mon *tout* se mange fréquemment,
Lorsqu'on ne craint le goût acide.

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NO 713

Enigme.—Raisin.

Question.—Une sonnerie de cloches avait lieu à une heure de l'après-midi en Bourgogne. Elle avait été instituée par Jean sans Peur. Ce duc, après avoir été contraint d'avouer dans une assemblée de princes à Paris, en 1407, que c'était lui qui venait de faire assassiner (23 novembre) Louis duc d'Orléans, fut obligé de s'enfuir, et, vivement poursuivi, n'échappa qu'à grand'peine. Quittant Paris par la porte Saint-Denis, il passa l'Oise, fit couper derrière lui le pont Saint-Maxence, et ne s'arrêta qu'à Bapaume. En mémoire du péril qu'il avait couru, il ordonna que les cloches sonneraient tous les jours à cette heure, et cette sonnerie fut appelée l'angélus du duc de Bourgogne ; au moins jusqu'à sa mort, qui eut lieu, comme on sait, en 1419, sur le pont de Montereau, où il fut assassiné.

RÉBUS



GRAVURE-DEVINETTE



Elles sont charmantes, ces fleurs. Mais qui donc a eu la gentillesse de me les envoyer ?

LES DEUX GOSSÉS

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

La porteuse de pain s'écriait partout :

—C'est une femme qui s'enivre à la boisson.

Pendant que sa mère s'acheminait ainsi vers la tombe, le petit Claudinet, privé de soins, languissait.

Lui qui était si propre autrefois, si coquettement habillé, ne recevait même plus les soins hygiéniques qui lui étaient indispensables.

Etienne Poulot, très attristé, n'avait pas voulu garder plus longtemps le silence ; il devait à la mémoire de François d'intervenir en faveur de l'enfant.

Amicalement, il avait cherché à parler raisonnablement à Rose, à lui démontrer qu'elle achevait de se ruiner la santé, à lui faire entendre que La Limace et Zéphyrine venaient trop souvent chez elle.

Elle l'écouta en dodelinant la tête, ne se doutant pas du tout de ce qu'il allait lui dire.

Quand elle comprit, elle eut un véritable accès de fureur et elle invectiva le pompier avec la dernière véhémence.

Il osait s'exprimer ainsi sur le compte de Zéphyrine et de La Limace, il fallait qu'il eût un fier aplomb ; monsieur était jaloux que Rose aimât sa sœur et l'homme que Zéphyrine allait épouser.

Rose avait bien remarqué la figure à l'envers d'Etienne la première fois qu'il avait vu le couple.

Eh bien ! il pouvait tourner les talons ; elle ne souffrirait pas qu'on attaquât sa famille. Elle avait été trop bonne pour lui ; elle en était joliment récompensée aujourd'hui.

Claudinet, qui avait assisté à la scène, avait pleuré.

Rose Fouilloux, hors d'elle-même, avait menacé le bébé, chose qui ne lui était jamais arrivée.

Etienne Poulot avait été si abasourdi qu'il avait subi cette avalanche d'invectives sans répondre.

Il lui était impossible de reconnaître en cette mégère furibonde la femme si douce et si bonne que François Champagne adorait.

Rose avait ouvert la porte, montrant l'escalier à Etienne.

La physionomie navrée du brave garçon avait eu une expression si intense de douleur, que la colère de Rose Fouilloux était subitement tombée ; mais le pompier était parti.

La tireuse de cartes, ne voulant pas s'avouer ses torts, commença par s'écrier :

—Bon voyage !

Puis, son regard rencontra le portrait de François et elle pâlit affreusement.

La raison lui revenait ; elle reconnaissait maintenant qu'elle avait tenu des propos indignes au fidèle compagnon de Champagne, à celui qui avait relevé le blessé et reçu ses dernières confidences.

Rose regretta amèrement ce moment de surexcitation dont elle ne s'expliquait pas la cause.

Elle pleura de honte.

Tout à coup, elle se souvint que, dans son emportement inexplicable, elle s'en était prise à Claudinet. Elle courut à l'enfant, qui s'était réfugié dans un coin ; elle le dévora de baisers, balbutiant des phrases entrecoupées, des mots d'une tendresse ineffable.

Le petit garçon, qui avait le cœur bien gros, finit par retrouver sa gaieté ; il embrassa sa mère.

Rose se promit d'écrire à Poulot pour s'excuser.

Elle ne le fit cependant pas. Quand elle avait bu, elle cherchait à se persuader que c'était le pompier qui lui avait cherché querelle ; quand elle était à jeun, elle n'avait pas le courage de prendre une plume et du papier.

Quoiqu'il en fût, les reproches d'Etienne l'avaient frappée ; l'intelligence de Rose Fouilloux n'avait pas encore complètement sombré.

Par moments elle s'étonnait d'avoir accordé si vite sa confiance à Zéphyrine et à son fiancé.

Mais, quand ils arrivaient, le sourire aux lèvres, la figure réjouie, Rose retombait sous leur domination, retrouvant bientôt tout ses ressentiments contre l'homme qui avait calomnié ce couple si affectueux et si désintéressé.

—Ce n'est pas tout ça ! dit la sonnambule à Eusèbe, une nuit qu'ils rentraient à Levallois et qu'ils s'étaient montrés relativement sobres, nous n'avons pas l'air d'avancer beaucoup... Qu'est-ce que tu mitonnes ?

—Tu le sauras bientôt.

—Je ne veux plus de tes cachotteries... Tu ne penses pas à es-tourbir ma frangine ?

—Non !

—A la bonne heure !... Je n'irais pas jusque-là.

—Toi, d'abord, tu feras ce que je voudrai, gronda La Limace, Zéphyrine, au risque de s'attirer quelques taloches qui lui seraient distribuées, exigea des explications,

—Voyons, reprit elle, dis-moi si tu y as pensé ?

Il répondit :

—Tu ne vois donc pas qu'elle est en train de claquer et qu'il est inutile de donner le coup de pouce.

—Vrai ?

—Si tu n'avais pas tout le temps de la moutarde dans les yeux tu serais aussi bien que moi.

Zéphyrine répondit avec une belle indépendance de cœur :

—Tant pis !... J'y peux rien, moi !... Seulement, j'aurais pas voulu que tu lui fasses passer le goût du pain... Quant au reste, ni vu ni connu, je t'embrouille !

—Avec tout ça, reprit La Limace, je n'ai pas encore dégotté l'endroit où elle cache son magot.

—Oh ! elle est roublarde !

—Dis donc, Fifi ! si elle nous roulait ?

—Comment ?

—Eh bien ! quoi, si elle était en train de manger ses quatre sous et qu'elle ne nous laisse que la peau ?

Zéphyrin haussa ses opulentes épaules, ce qui fit trépider formidablement son estomac.

—Je te répète, dit-elle, qu'elle a beaucoup de poignon.

—Tu l'as vu ?

—Je le sais.

—Enfin ! dit Eusèbe, voulant chasser une pointe de scepticisme, voir ne signifie rien, il vaut mieux toucher.

—Je t'écoute.

—Le fait est qu'elle ne se prive pas beaucoup.

La sonnambule revint tout de suite à un ordre d'idées plus pratique.

—Et le même ? interrogea-t-elle.

—Celui-là est amoché comme sa mère.

—Pour lors... ?

—Cependant, ce n'est pas la même chose... A cet âge-là, on ne sait jamais.

—C'est à nous qu'on le confiera.

—Il ne pourra pas être en meilleures mains.

Les deux misérables échangèrent un coup d'œil significatif.

Pourtant, Zéphyrine éprouva le besoin de montrer une fois de plus son exquise sensibilité. Elle s'écria :

—On ne peut pas lui tordre le cou.

—Paraîtrait !... fit La Limace avec une nuance de regret.

—Et puis, quoi ! il ne s'obstinera pas quand sa mère aura été manger des pissenlits par la racine... Il ira la retrouver en douleur.

—Probable !

—Qu'est-ce que nous demandons, nous autres, que ça ne soit pas trop long... C'est dans son intérêt, à ce pauvre chéri !

—Il souffrira moins longtemps.

—Naturellement.

—C'est dommage qu'on ne puisse pas lui faire étrangler des perroquets... Sa daronne lui donne pourtant l'exemple.

Ils eurent tous deux un rire sinistre.

Quelques jours plus tard, ils trouvèrent Rose Fouilloux beaucoup moins abattue que ne le souhaitaient leurs criminelles espérances.

Le temps était beau ; les variations subites de la température n'avaient pas exercé leur influence néfaste sur la malade ; enfin, par une nouvelle singularité pathologique, les souffrances faisaient trêve depuis la veille.

La Limace s'écria :

—J'ai reçu une lettre de mes parents ; ils vont m'envoyer mes papiers... Le greffier était malade... Ça nous a fait perdre du temps... Enfin, on le rattrapera, pas vrai, ma petite sœur ?

—Certainement, répondit Rose, ne s'offusquant pas de l'appellation familiale.

La tireuse de cartes avait fait le pot-au-feu ; on le mangerait en famille. A table, Rose Fouilloux s'écria :

—Une fois que tu seras mariée, Zéphyrine, est-ce que tu continueras ton métier de sonnambule ?

—Ça dépendra d'Eusèbe... La femme doit obéissance à son mari.

—Moi, reprit La Limace, mis directement en cause, je n'en pince pas extraordinairement pour la banque... Mes intentions sont de monter un établissement de coutellerie.

—Il me semble que cela vaudrait mieux, prononça Rose.

—Cependant, objecta Eusèbe Rouillard, je crois que Fifi devra continuer pendant un an ou deux encore à rester extra lucide.

Rose eut un geste évusif.

—Ah ! bien sûr, poursuivit la Limace, votre truc vaut mieux.

L'amour-propre professionnel de Rose Fouilloux reparut tout entier.

—Certainement, dit-elle, il n'y a pas de comparaison.

—C'est rigolo ! fit Eusèbe, il n'y a que des femmes qui exercent ce flambeau-là... Il me semble que les hommes ne pourraient pas être sonnambules ou tireurs de cartes.

Il ajouta avec son esprit faubourien :

—Vous me direz que, en fait de tireurs de cartes, il y a les bonneteurs ; mais ce n'est pas le même blot.

—Moi, s'écria Rose, je ne vous le cache pas, j'aimerais mieux que Zéphyrine soit dans ma partie.

—Rien ne vous empêche de lui céder votre fonds, répliqua La Limace, cachant ses intentions sous le côté facétieux qui lui paraissait plus naturel.

—Rien ne dit que je n'y pense pas, répondit Rose.

—Alors notre fortune serait faite, poursuivit Eusèbe affectant d'être ébloui.

—Voyons, continua la mère de Claudinet, ma sœur sait bien que le sonnambulisme n'est qu'un truc.

—Permettez, rétorqua La Limace, c'est que j'en connais pas mal de trucs dans l'existence et qui réussissent fort bien.

—C'est possible, dit Rose, mais je préfère une profession honorable.

La Limace garda son sérieux, bien qu'il eût une forte envie de rire.

Rose Fouilloux croyait sérieusement que c'était arrivé ; cela paraissait bien amusant au drôle, qui venait d'ailleurs de donner son avis sur les conditions sociales.

La tireuse de cartes reprit :

—Je le demande à Zéphyrine, cela ne vaut-il pas mieux ?

—Dame ! répondit la fiancée de La Limace, tu es plus intelligente que moi.

—Il ne s'agit pas de cela.

—Je ferai ce que tu voudras ; au passé, au présent, à l'avenir, je pourrais ajouter les cartes, les lignes de la main, les horoscopes, tout le diable et son train, si cela te fait plaisir.

—Non, répliqua Rose, je ne te demande pas tant d'affaires.

—Pour être une vraie voyante pourtant.

Eusèbe Rouillard eut un geste d'adhésion bouffon.

—Je voudrais simplement, dit l'aînée, que tu te contentes de tirer les cartes.

—Ça me va !

—Pour cela, il faut que tu fasses un apprentissage.

—Oh ! protesta Zéphyrine, j'ai déjà essayé et ça n'a pas trop mal réussi.

—Vraiment ?

—Comme je te le dis... Demande à Eusèbe.

—C'est vrai, reconnut celui-ci...

—Cela me fait plaisir, s'écria Rose, très satisfaite... Mais pourquoi n'as-tu pas continué ?

Ce fut La Limace qui répondit :

—Je lui ai donné le conseil de rester sonnambule.

—Et pourquoi ?

—Parce qu'elle m'avait appris que vous tiriez les cartes... Je me suis dit : Il ne faut pas que Zéphyrine fasse concurrence à sa sœur.

—Nous étions si loin l'une de l'autre !

—Vous voyez bien qu'aujourd'hui vous êtes réunies... Je pensais que chacune de vous pouvait devenir célèbre dans sa spécialité.

—Je n'ai pas de ces ambitions-là, répliqua Rose... Je n'ai jamais cherché qu'à gagner ma vie, mais d'une façon honnête.

LII

LES TAROTS

La Limace cligna de l'œil en regardant sa compagne ; cela signifiait :

—Elle veut nous faire croire qu'elle est de bonne foi ; cela nous est parfaitement égal.

Rose avait placé les cartes sur sa table d'opération.

—Vous allez commencer, dit Eusèbe.

—Non ! fit énergiquement Rose.

—Et pourquoi ?

—Parce que depuis que les cartes m'ont annoncé la mort pro-

chaine de François Champagne, je me suis promis de ne plus jamais les consulter, quand il s'agirait de quelqu'un qui me touche de près.

—Vraiment, reprit Eusèbe, plus impressionné que sa nature de brute ne l'eût fait supposer, les cartes vous avaient prédit cela ?

—Hélas !

Rose poursuivit avec amertume :

—Si j'étais riche, comme les commères se plaisent à le répéter, j'aurais brûlé tous ces jeux, après l'enterrement de mon pauvre ami, et j'aurais été habiter la campagne avec mon petit Claudinet.

L'enfant crut que sa mère l'appelait, et vint réclamer une caresse.

—Mais, conclut la mère, il ne fallait pas songer à se retirer, car notre avenir est loin d'être assuré... Alors, j'ai continué mon métier.

—Ça ne vous fait rien quand vous annoncez une mauvaise nouvelle à une cliente ? questionna La Limace.

—Les douleurs des autres ne me touchent pas... D'ailleurs les cartes ne sont pas toujours tristes... J'y vois aussi l'amour, la joie, la fortune.

—Eh bien ! Mlle Zéphyrine, poursuivit La Limace avec un rire trivial, vous allez me dire si je deviendrai millionnaire.



Je ne suis pas aussi forte que toi ; il faut me laisser le temps de m'y remettre. — Page 62, col. 1.

—Ça va ! répliqua Mlle Fouilloux jeune.

—Vous n'avez jamais interrogé l'avenir ? demanda Rose.

—Ma foi non... Jamais on ne m'a tiré les cartes.

Il ajouta avec une volubilité de camelot :

—Je n'ai jamais fait appel non plus à la divination par le marc du café, du blanc d'œuf, le plomb fondu, la chiromancie, la physiognomonie, la phrénologie, la métoposcopia et tous les et cetera et cetera.

—Il y a commencement à tout, déclara Zéphyrine, qui préparait la Roue de Fortune, plaçant de chaque côté, en commençant par le bas, deux colonnes de quatre cartes, pour le passé et pour l'avenir.

Au centre, douze cartes disposées en cercle formaient la roue ; au milieu était la carte qui personnifiait Eusèbe Rouillard.

Au-dessus, elle rangea deux cartes dans le sens horizontal et sur un même plan.

Rose, qui connaissait admirablement son métier, attendit avec une certaine curiosité, mêlée d'impatience, que sa sœur donnât un échantillon de son nouveau talent.

Zéphyrine disposa assez bien la Roue de Fortune, mais ce fut plutôt grâce au hasard.

Quand il s'agit de rendre l'oracle, elle annonça de la façon la plus pénible.

L'homme de la campagne, le facteur, la femme blonde, le petit retard, la réunion des deux amies se mêlèrent dans une confusion

incohérente aux changements de position, aux routes avantageuses, aux empêchements, aux mauvais propos, et autres clichés qui forment le plus clair du bagage des chiromanciennes d'occasion.

Rose souffrait en entendant ce bafouillage.

Le langage sybillin doit rester dans une vaine obscurité, mais avec Zéphyrine il devenait un pathos complètement inintelligible.

—Ce n'est pas cela, dit la mère de Claudinet.

Zéphyrine répliqua avec dépit :

—Je ne suis pas aussi forte que toi ; il faut me laisser le temps de m'y remettre.

La fiancée de La Limace voulut essayer le tirage par vingt et une, puis par vingt-sept cartes, elle n'aboutit à rien.

Nos lecteurs savent qu'elle avait une intelligence des plus bornées, malgré certaines prétentions professionnelles.

Eusèbe riait à gorge déployée en voyant l'ange de ses rêves suer ainsi à grosses gouttes pour ne débiter que des sottises.

Il se réservait de la plaisanter plus tard en catimini.

—Sans vous offenser Mlle Zéphyrine, dit-il, je crois que vous avez encore besoin de quelques leçons.

La somnambule repoussa les cartes avec un mouvement de colère mal déguisée.

—Avec tout ça, repartit La Limace, d'un ton aussi hypocrite que caressant, je ne suis toujours pas fixé.

Il ajouta en se tournant vers sa future belle-sœur :

—Si vous le voulez, Rose, je ne resterais pas dans cette cruelle incertitude. . . . Pour une fois, laissez-vous faire.

La tireuse de cartes se défendit :

—Non. . . . Je vous ai expliqué que cela me coûterait trop.

Sa résistance faiblissait un peu ; elle venait d'être assaillie par l'ombre d'un pressentiment.

—Si on essayait du marc de café ? reprit Eusèbe. . . . D'abord, on boirait le moka et on l'arroserait de fil-en-quatre.

Il se mit à rire de nouveau, découvrant d'horribles dents noires.

Rose secoua la tête en signe de dénégation.

—Voyons ! poursuivit le drôle, imaginez-vous que je suis un client et que je demande le grand jeu.

Cette insistance contraria Rose ; cependant elle voulait faire plaisir au fiancé de Zéphyrine ; en outre le démon de la divination la poussait ; enfin, elle aussi voulait savoir la destinée de La Limace.

Il vit qu'elle hésitait et que son refus n'était plus aussi déterminé ; il redoubla d'efforts tant et si bien que Rose finit par s'écrier :

—Si vous y tenez absolument, je puis vous faire les tarots.

Les tarots sont des cartes plus longues que les autres et marquées de figures symboliques toutes spéciales.

Les Egyptiens les employaient sous la forme de tablettes en bois, en métal, en ivoire, en papyrus, couvertes de signes hiéroglyphiques, grâce auxquels on tirait la bonne aventure.

Rose Fouilloux, sans mettre encore en doute la sincérité des démonstrations amicales d'Eusèbe Rouillard, se souvenait, malgré elle en quelque sorte, de ce que lui avait dit Etienne Poulot.

Elle s'était fâchée tout rouge ; cela n'avait rien prouvé.

En somme, dans un éclair de bon sens, elle s'avouait que son engouement pour La Limace n'était pas justifié.

Elle le connaissait depuis bien peu de temps, ce garçon ; elle n'était pas forcée de croire tout ce qu'il racontait.

Les papiers matrimoniaux n'arrivaient pas très vite ; Rose avait surpris des gestes un peu osés entre les deux amoureux, quand ils ne se croyaient pas observés ; ils se tutoyaient trop souvent, sous prétexte de s'y habituer.

Après tout, Rose serait bien naïve si elle ne profitait pas de sa science pour connaître le caractère d'Eusèbe ; elle n'emploierait pas les cartes, puisqu'elle l'avait déclaré ; mais elle se servirait des tarots qui se composent de 78 cartons.

Elle battit le jeu, pria La Limace de couper de la main gauche, puis compta quarante-deux cartes, dont elle fit six tas de sept, en allant de droite à gauche ; elle les releva dans le même ordre en les étalant.

A mesure qu'elle les relevait, elle remettait les cartes en pile et refaisait sept nouveaux tas.

Elle prit la première carte de chaque tas, battit ces sept cartes et les aligna en les retournant de droite à gauche.

Ensuite, elle retourna deux cartes de chaque tas et forma deux autres lignes horizontales, au-dessous de la première.

Elle forma un parallélogramme de six cartes verticales et sept horizontales, ce qui donnait un total de quarante-deux.

Elle commença à lire ces cartes une par une, puis elle battit les trente-six qui restaient, toujours suivant le rite ; l'oracle interrogé répondit.

Rose était trop maîtresse d'elle-même pour laisser deviner ses impressions ; elle eut pourtant une imperceptible contraction des sourcils en voyant réunis les plus fâcheux présages.

Elle vit les "astres" renversés ; cela annonçait des intrigues ténébreuses.

Le "diable", carte néfaste s'il en fut, signifiait que Satan agissait.

Le "capucin" dénotait la ruse et l'hypocrisie.

Le "sommeil" avait à peu près le même sens inquiétant.

Le "sutintendant du Palais de Memphis" trahissait la friponnerie.

"Cléobule", bien qu'il fût l'un des sept sages de la Grèce, voulait dire : mauvais entourage.

"David, roi des Juifs" personnifiait un homme méchant.

La "discorde" conseillait la juste défiance.

La "fatigue" révélait un départ précipité.

"Nemrod", qui aurait dû être un homme de bien, devenait, parce qu'il avait la tête en bas, un homme vicieux.

"Javan ou Jou, fils de Japhet, père des Grecs", était renversé tout comme Nemrod. Dans ces conditions, il présageait clairement l'emprisonnement.

"Chus, fils de Cham, père des Arabes", était un agent.

"L'amour"—qui l'eût dit, qui l'eût cru ?—confirmait une chute ou une catastrophe.

Le "Temple foudroyé" était sinistre au suprême degré.

Il annonçait la mort violente.

Le jeu était complet.

La Limace s'était levé ; il s'imposait le calme ; mais ses petits yeux révélaient l'inquiétude superstitieuse ; la physionomie de Rose était si grave, qu'il se sentait très mal à l'aise. En dépit de son cynisme et de son scepticisme, il se sentait vaguement rassuré.

Il fit quelques pas, imitant la panthère, comme les malandrins des boulevards extérieurs ; puis il mit les mains dans ses poches et siffla, tenant à rester crâne et à bien démontrer d'avance que tout cela ne l'influencerait pas ; pourtant, il devenait livide.

Rose Fouilloux se garda bien de dévoiler le sens des tarots ; elle improvisa un oracle quelconque à l'aide des banalités traditionnelles qu'une tireuse de cartes tient toujours en réserve, quand elle ne veut pas dire ce qu'elle a lu.

Seulement, Rose donna à ses symboles une signification acceptable, ce que Zéphyrine avait été incapable de faire.

La Limace s'en contenta, car il avait la gorge très serrée, ce qui, entre parenthèse, lui donnait une soif inextinguible ; il désirait que la consultation se terminât le plus tôt possible, se jurant bien de ne plus jamais recommencer.

L'air très béat, Zéphyrine dodelinait de la tête.

—Je ne sais pas si vous êtes comme moi, reprit Eusèbe, mais je boirais bien un coup.

Ce fut lui qui versa la rasade. Il recommença souvent au cours de la soirée.

Il aurait voulu délier la langue de Rose, qui parlait peu et ne buvait pas comme d'habitude.

La Limace n'attribuait pas cette taciturnité aux tarots, et il ne supposait nullement que sa future belle-sœur lui cachait la vérité, mais il remarquait que l'attitude de Rose n'était plus la même, et pendant que la cartomancienne s'occupait de Claudinet, Eusèbe avait glissé dans l'oreille de Zéphyrine :

—Nous ne la blinderons pas ce soir.

Rose réfléchissait profondément ; elle regrettait d'ignorer la météoprosopie, qui est l'art de prédire en examinant les traits du visage.

Elle s'était attachée passionnément à la cartomanie, ne se trouvant pas assez forte pour entreprendre d'autres études divinatoires.

Les bosses de la tête ne l'avaient jamais tentée.

D'ailleurs, pour cette inspection, il faut toucher le sujet, et Rose avait de singulières répugnances.

Cependant, la poignée de main habituelle lui eût enlevé cette sorte de dégoût en ce qui concernait la chiromancie ; mais, bien qu'elle fût suffisamment dans les lignes de la main, sa conscience de pytho-nisse lui créait des scrupules à ce sujet.

Elle fut pourtant obligée de faire de nouvelles constatations. La Limace pérorait ; pour appuyer ses arguments, il frappait sur la table, les paumes en dehors.

Les yeux de Rose se portèrent involontairement sur la ligne de longévité ; cette ligne était coupée ; elle bifurquait à la hauteur de la base du pouce.

La tireuse de cartes voulut réagir contre ce faisceau de présomptions ; elle s'accusa de ne plus voir juste ; depuis la mort de François Champagne, elle ne se sentait plus infaillible ; plus d'une fois elle avait balbutié en face d'une cliente.

Il semblait à Rose que la source de ses mystérieuses facultés se tarissait par moments ; elle n'avait plus en elle-même cette orgueilleuse confiance qui donnait tant de poids jadis à ses paroles inspirées

PIERRE DE COURCELLE

A suivre

CUBA EN RÉSUMÉ

Superficie, 46,000 milles carrés.
 Population, (avant l'ordre de concentration) 1,600,000.
 Population blanche, 1,000,000.
 Population de la Havane, 200,000.
 Population de Santiago de Cuba, 70,000.
 Population de Puerto Principe, 46,000.
 Population de Holquin, 35,000.
 Population de Mananzas, 27,000.
 Population de Jago, 27,000.
 Revenus, \$35,000,000.
 Dépenses, \$35,000,000.
 Dette, \$270,000,000. (Cette dette tombera probablement sur l'Espagne).
 Evaluation estimée de la propriété foncière \$220,000,000.
 Production moyenne de sucre annuellement, 900,000 tonnes.
 Production moyenne de tabac, 200,000 balles.
 Exportation moyenne de sucre aux Etats-Unis, annuellement, 700,000 tonnes.
 Exportation moyenne de cigares, annuellement, 200,000,000.
 Total des exportations dans une bonne année, \$90,000,000.
 Ces chiffres s'appliquent aux conditions à Cuba avant la révolte.

PROPOS DU DOCTEUR

DE L'HYGIÈNE DES PIEDS

Ils ont droit aussi à leur hygiène, ces pauvres pieds que nous écrasons tous les jours du poids de notre corps et que nous ensermons dans des cages de cuir plus ou moins bien faites et où ils ne sont pas toujours à leur aise, les pauvres petits... ou les pauvres grands.
 Malgré les chaussures les pieds se salissent rapidement. Une hygiène bien entendue exigerait pour eux un lavage quotidien; combien peu de personnes sont capables de s'astreindre à ce soin? Mais un lavage par semaine, c'est un minimum. Combien de pieds n'ont pas leur minimum! Voici une preuve de ce que j'avance.
 Appelé près d'une dame qui avait fait un faux pas, lequel avait causé une légère entorse, je demande à voir le corps du délit. Madame retire son bas et je vois un pied qui se présentait à moi avec les allures d'un pied bien élevé. Une légère enflure le déformait légèrement. Pour bien juger de son état, je demande à le comparer à son voisin, l'autre pied. Ici la bonne dame se trouble et fait mine de ne pas entendre. J'insiste: "Vous avez bien un second pied, Madame; veuillez me le montrer.—Impossible, docteur, je ne l'ai pas lavé!" Et je n'ai pas pu le voir. On avait nettoyé celui qui devait aller dans le monde; mais l'autre, le Cendrillon qui devait rester à la maison, n'avait pas profité de la bonne aubaine du fait de l'entorse arrivée au premier.
 Les ongles des orteils, lorsqu'ils sont trop longs, s'écaillent, se brisent ou sont repoussés douloureusement par les chaussures: on devra les couper fréquemment, les ongles du gros orteil en carré, en respectant leurs angles, pour éviter la production de l'ongle incarné.

CHOSÉS ET AUTRES

—En France, on fabrique dix millions d'épingles par jour.
 —Les Iles Philippines ont une population de 15,000,000 d'âmes et sont d'une grande richesse.
 —Depuis le commencement du dix-neuvième siècle, le nombre de personnes qui font usage de la langue anglaise a augmenté de 25,000,000 à 125,000,000.
 —On estime que le Michigan possède 10,000,000,000 de pieds de pin debout; le Wisconsin deux fois autant et le Minnesota 35,000,000,000 de pieds.

—D'après des calculs récents faits par le professeur Mammy, la race noire comprend un dixième du monde entier, ou environ 125,000,000 d'âmes.

—Les cols et manchettes de fine toile blanche sont toujours à la mode pour les dames, en dépit des ruches, cravates, bouillonnés et autres ornements du même genre dont les femmes s'entourent le cou et les poignets.

—On rapporte qu'une scène terrible de cannibalisme s'est passée dans la nouvelle Guinée. Quatorze prisonniers qui s'étaient évadés de la prison de Manamana, ont attaqué un village ami; ils ont tué dix-huit hommes et les ont mangés.

—Le Japon fait une concurrence très active à la Suède dans la fabrication d'allumettes. En 1884, le Japon exporta 9,000 grosses de boîtes, en 1892, 9,000,000 de grosses de boîtes, en 1897, l'exportation atteignit le chiffre énorme de 18,000,000 de grosses.

—Bien des expériences ont été tentées jusqu'à ce jour pour donner au verre une grande résistance. Il semble que l'on soit aujourd'hui, à peu près arrivé. Une maison de Philadelphie annonce que, l'hiver prochain, elle vendra des patins à lame de verre.

—L'empereur Guillaume s'embarquera prochainement pour la Terre Sainte, où il va faire un séjour de quelque tems. Son but est d'être à Jérusalem pour la dédicace d'une église allemande, et de reprendre possession, pour les catholiques de son empire, du Cénacle ou "salle du dernier souper."

—L'Evening Journal, de New-York, fait remarquer que les Etats-Unis estiment les dépenses de la guerre à \$35,000,000 par mois, soit \$300,000,000 par année. Notre confrère croit que pour la moitié ou les deux tiers de cette somme, l'Espagne aurait consenti à accorder l'indépendance à Cuba. Les deux côtés y auraient gagné.

—Une des merveilles de l'Utah est une très grande montagne entièrement couverte d'une épaisse couche d'écaillés d'huîtres. Elle est située à 35 milles au nord-ouest de Salt Lake City, le château-fort des Mormons, et est à 4000 pieds haut que la ville, ce qui est environ 4500 pieds au-dessus du niveau de la mer.

LA NUIT COMME LE JOUR

Une mère de famille peut avoir besoin d'employer le *Baume Rhonal*. Elle doit toujours en avoir sous la main.

—Les Français de New-York se préparent à défendre leur patrie d'adoption. Ils forment un régiment qui portera le nom de Lafayette et qui sera prêt à marcher prochainement. L'un des organisateurs de ce mouvement est M. Maurice Lecomte Guerrier, un ancien officier de l'armée française, et journaliste.

Tour du Monde.—Journal des voyages et des voyageurs.—Sommaire du No 19. En Allemagne: Rothembourg; Voyage aux villes historiques de la Franconie, par M. E. Muntz; A travers le monde: De Tomsk à Tachkent: Une fête au désert, par M. P. Labbé; L'expansion coloniale: la baie de Kouang-Tchéou; Civilisations et religions: Vieilles coutumes du Berry, par Jeanne V...; Au Klondyke; Dawson-City; Livres et cartes; L'avenir de l'Afrique orientale allemande; Ruines de l'époque des Sagas en Islande, au Groenland et dans le "Vineland"; L'origine des Franco-Canadiens.

Abonnement: Un an, 26 fr. Six mois, 14 fr. Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79, boulevard Saint-Germain, Paris.

PAS DE NÉGLIGENCE

On évite les plus graves complications en prenant du *Baume Rhonal* dès qu'on se sent gêné de la gorge. 25c partout.

LE SPORT

LE CLUB DE CROSSE "LE NATIONAL"

Nous ne cesserons pas de prôner les sociétés de jeux athlétiques si bien combinées pour le développement des forces du corps, en même temps qu'elles constituent une réelle sauvegarde pour la jeunesse, en la détournant des plaisirs malsains semés à profusion dans les villes, hélas!

Notre club de Crosse Le National se distingue, non seulement par l'excellence de ses exercices, mais surtout par la composition de son conseil de direction.

Aujourd'hui, nous donnons la photographie de son zélé président, M. Joseph Lamarche, si estimé de tous ceux qui ont l'avantage de le connaître; et ses amis, nous le savons, sont nombreux.

M. Lamarche est très affable; il manie avec grande facilité la parole, aussi bien en anglais qu'en français; il est excellent musicien—ce qui lui permet de charmer



M. J. LAMARCHE

les loisirs que lui laisse sa fortune—; sa grande connaissance des affaires l'a fait remarquer; plusieurs corps de métiers, ou des Sociétés, l'ont appelé à leur tête. C'est ainsi qu'il a été président de l'association des maîtres plombiers du Canada, société qu'il représente avec honneur à Toronto; de la société Saint-Joseph; de la société des Artisans, société qu'il conduisit si bien, qu'il y demeura sept ans; il fut membre de la Chambre de Commerce et aussi de la société "L'Exchange"

Dans l'athlétisme, il a fait ses preuves déjà; il fut membre des "Young Mechanics," rue Delorimier, à une époque où tout rendait ces sociétés difficiles à réunir et surtout à garder.

Il a pour secrétaire une véritable autorité; nous y reviendrons.

Nous tenons à dire que le National est l'un des mieux organisés, même au point de vue matériel; son champ d'exercices est mis dans un tel état d'ordre, que la foule s'y portera de préférence et saura montrer à nos jeunes et vaillants athlètes combien elle les apprécie.

L'ouverture de la saison de Crosse, pour la Ligue Intermédiaire, a lieu le 24 courant, et nos amis du National vont lutter contre leurs anciens amis, les jeunes Shamrocks.

Les deux côtés se préparent depuis longtemps à cette rencontre et ce sera certainement une brillante ouverture de saison.

Un fait qui doublera l'intérêt parmi le public, est qu'il verra un bon nombre de jeunes Canadiens-français figurer dans l'équipe qui devra alimenter le club de la vieille ligue.

VALEUR INAPPRÉCIABLE

Le soulagement produit par le *Baume Rhonal* vaut mille fois plus que le prix qu'il coûte.

NOUVELLES A LA MAIN

—Laissons les affaires de côté, parlons de quelque chose d'agréable.

—Quand votre belle-mère a-t-elle quitté votre maison?

—On jette un Auvergnat en bas d'un escalier.

—Ça fait mon affaire, dit-il, je voulais descendre.

—Jean, mon maître est tombé en bas de l'escalier avec cinq bouteilles de bière, sans en casser une.

—Pas possible!

—Seulement il les avait dans le corps.

A la correctionnelle.

Les débats vont être clos, lorsque l'avocat de l'accusé demande à faire entendre deux nouveaux témoins.

—Soyez sûr, monsieur le président, s'écrie-t-il, qu'ils diront la vérité; je n'ai pas eu le temps de causer avec eux.

—Ma femme s'est bien vengée du voleur qui a réveillé le bébé en faisant sonner l'alarme.

—Comment?

—Elle l'a pris par le collet et l'a forcé de bercer le mioche jusqu'à ce qu'il fût endormi.

La Banque Ville-Marie

Avis est par le présent donné qu'un dividende de trois pour cent (3) pour les six mois courants égaux au taux de six pour cent par an, a été déclaré sur le capital payé de cette Institution, et qu'il sera payable au bureau-chef ou à ses succursales, le ou après mercredi, le premier juin prochain.

Les livres de transfert seront fermés du 17 au 31 mai, ces deux jours inclusivement.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au bureau-chef de la banque, mardi le 21ème jour de juin prochain, à midi.

Par ordre du bureau de direction.

W. WEIR, President.

MONFORT HOTEL

SITUE A MONFORT

SUR LE

Bord du Lac et au Pied de la Montagne

Endroit pittoresque et salubre recommandé aux malades. Venez dès le 1er Mai, le mois des grandes cures pour tous.

Cuisine par un chef français, 32 chambres doubles et simples, spacieuses et confortables. Les Sportmen y trouveront sport et confort complets.

Conditions raisonnables.

J. H. CHALES,

Propriétaire.

LE MONDE MODERNE

Grande Revue mensuelle Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,000 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoit, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. Abonnement: un an \$4.00; six mois \$2.50; trois mois \$1.20; un numéro, 30c.

112 RUE VITRÉ
 Coin St-Laurent



VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4

TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTREAL

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux—Guerison permanente, assurée, de perte de vitalité—faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la maille, cacheté, franc de port
Seuls dépositaires: **Cie Médicale du Dr. Jean**
Adressez: B. Poste Boite 187, Montreal, Can.

U. PERREAULT

RELIEUR

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

L'APRÈS-LAVERGNE
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TÉL BELL 7283 MONTREAL
- MARCHAND 343 P.Q.

Avez-vous besoin d'une montre ?



Nous les vendons si bon marché, que vous ne pouvez vraiment sortir sans montre. Nous vous en mentionnons deux: Une, Elgin ou Waltham, le meilleur mouvement fait jusqu'ici, montre de chasse, marchant très bien magnifiquement gravée, la boîte Dueber est gravée, la couche d'or est épaisse. — Ne s'use pas. Grandeur pour dames ou messieurs. — Nous l'enverrons à votre adresse avec privilège de l'examiner: si elle n'est pas telle que nous la représentons, renvoyez-la: il ne vous en coûtera rien. Si vous la gardez, payez le port et \$6.50: ce n'est que juste.

L'autre, boîte très bien gravée, mouvement de première qualité, n'importe quelle grandeur. La couche d'or à 14 carats très épaisse. Nous vous l'enverrons à l'adresse de votre chef de gare avec le privilège de l'examiner, aux conditions de tous nos envois de ce genre. Si vous l'aimez, payez à votre chef de gare le port et \$3.95. Envoyez l'argent, vous recevrez en plus une jolie chaîne, port payé, prix ci-dessus.

Royal Manufacturing Co.
331 Dearborn St., Chicago

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an: 18 fr.; six mois: 10 frs; Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave 15, rue Soufflet, Paris, France.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



Fausses dents

SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posée sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.
Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 2818.

33445



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.

CHAPEAUX ! CHAPEAUX ! !

Nous venons justement de recevoir, des principales maisons d'Angleterre, de France et des Etats-Unis, ce qu'il y a de plus nouveau, et les prix sont excessivement bas. Les formes, pour ce printemps, sont remarquablement bien choisies.

Comme d'habitude, notre assortiment de chemises et de merceries défie toute compétition sous le double rapport de la qualité et du bon marché.

Chemises à ordre, \$18.00 à \$24.00 la douzaine Ce département a acquis une réputation dont nous sommes fiers, et plus que jamais nous sommes résolus à la soutenir.

Généreux & Cie, 227 Rue St-Laurent.

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice: Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

	Un an	6 mois	3 moi
ABONNE-	Paris et Seine	50f	26f 14f
MENT	Départements	56f	29f 15f
	Etranger	62f	32f 17f

On s'abonne sans frais: dans les bureaux de poste, les agences du **Crédit Lyonnais** et celles de la **Société générale de France** et de l'Etranger.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Avez-vous une idée? Si oui, demandez notre "Guide des Inventeurs," pour savoir comment s'obtiennent les patentes. Informations fournies gratuitement. **MUNN & MUNN, Experts**, 361 Broadway, New York, N.Y. Bureaux: 400, Rue de la Paix, Paris, et Atlantic Build., Washington, D. C.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**: le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months \$1. Sold by all newsdealers. **MUNN & Co., 361 Broadway, New York** Branch Office, 625 F St., Washington D. C.



LE SEUL

Journal illustré des Dames qui publie environ Cent gravures inédites de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro et

LA SAISON

60, Rue de Lille, Paris. Un numéro spécimen envoyé gratuitement, vous conviendrait-il? en même temps le plus riche cahier littéraire série et le meilleur marché entre tous.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion. Dernières nouveautés reçues chaque semaine. Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

LOUIS-J. BELIVEAU

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agence générale pour le "Nouveau Cours Canadien d'Ecriture Droite," par J. Ahern.

Un PRÊTRE
de Rome a TROUVE le SECRET de GUÉRIR
ANÉMIE - DÉBILITÉ GÉNÉRALE
DYSPEPSIE - MANQUE D'APPÉTIT
FIEVRES - ÉPUISEMENT, etc., avec les
PILULES ANTONIO
toniques, dépuratives, reconstituantes 2 fr.
Phie MALAVANT, 19, r. des Deux-Fontes, PARIS
Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage au Canada, sans exception.

CIRCULATION:

63,846

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire
DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, agriculture, feuilleton, nouvelles de tous les pays etc.

ABONNEMENT, Ville et Campagne . . . \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Chapleau, Mgr Bruchési, Mgr Laflèche et autres. Voir notre annonce de primes dans le numéro du **MONDE CANADIEN** de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier
75, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL,
G.-A. Nantel
Editeur-Propriétaire
J.-A. Carufel, Administrateur.